

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

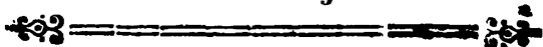
DEDIÉ AU ROI.

M A R S 1 7 5 5 .

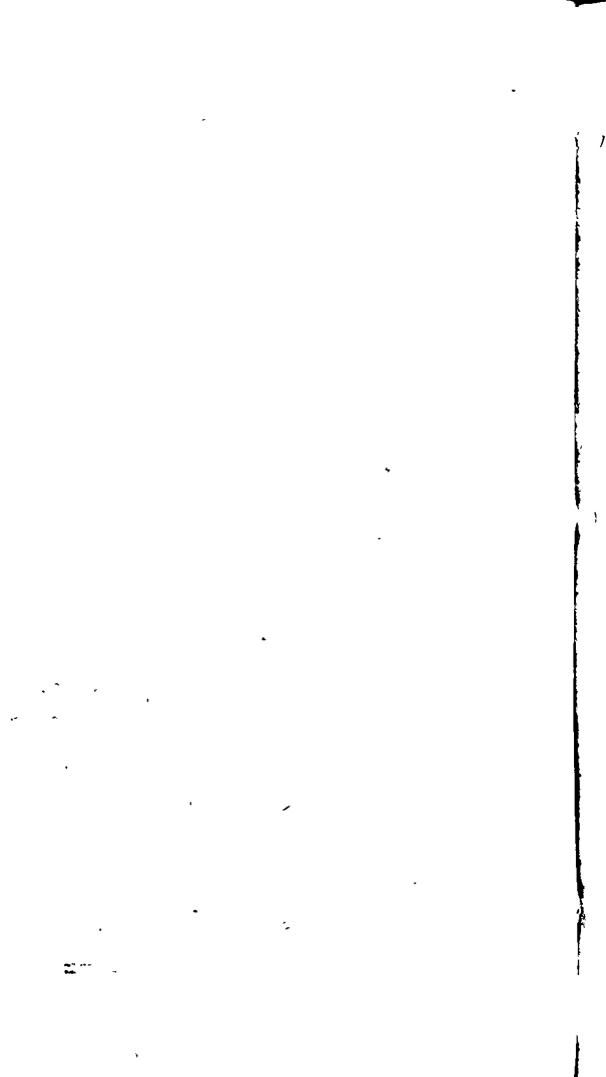


N E U C H A T E L

D E L' I M P R I M E R I E D E S J O U R N A I S T E S .



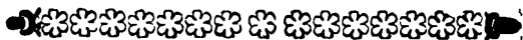
M D C C L V .





JOURNAL HELVETIQUE,

MARS 1755.



EXPLICATION

D'un Oracle concernant le MESSIE.

Vous voulés *Monsieur*, que je rapelle ce que je vous disois, il y a déjà assez long-tems, du Sens que je crois que l'on doit donner à ces paroles de l'Évangile, citées tant de fois, où il est dit, que le Messie ne briseroit point le Roseau cassé*. Vous vous souvenés, que je ne les entendois pas, come on les prend ordinairement, mais vous avés oublié la manière dont je vous disois alors qu'on pouvoit les entendre.

Je vous avouërai naturellement, que je suis à peu près dans le même cas; je veux dire que le Sens nouveau, que je donois à ce Passage, est presque entièrement éfacé de mon esprit. Il n'y a pas grand mal à

P 2

cela.

* *Matth. XII. 20.*

cela. En méditant de nouveau sur ce sujet, mes idées précédentes pourront revenir, & je serai en état de vous satisfaire. Il y pourra même avoir quelque avantage dans un second examen de cet Oracle. Il arrive assez souvent à un Critique, qui croit avoir trouvé, à quelque Texte de l'Écriture Ste. un meilleur Sens que celui qu'on lui donne ordinairement, de se prévenir un peu trop en faveur de sa petite découverte. Le véritable remède à cela, c'est de l'oublier pendant quelque tems, & de revenir ensuite, de sans froid, à l'examiner de nouveau. Dans cette seconde revue la prévention trop favorable se dissipe. Vous me mettés donc, *Monsieur*, dans la véritable position où il faut être pour écarter le préjugé.

Après ce petit Préambule, venons à nôtre Texte : Il se trouve dans le XII. Chapitre de l'Évangile de *St. Matthieu*. Nous lisons au Verset 17. que *Jesus venoit de guérir un grand nombre de Malades, à qui il défendit de le découvrir, parce que les Pharisiens s'étoient assembles, pour délibérer sur les moyens de le faire mourir. Par là, ajoûte l'Évangéliste, s'accomplit cette parole du Prophete Isae, Voici mon Serviteur que j'ai élu, mon bien aimé, dans lequel mon Ame se plaît; je mettrai mon Esprit en lui, & il anoncera la justice*

justice aux Nations. Il ne contestera point, il ne criera point, & l'on n'entendra point sa Voix dans les Rïes. Il ne brisera point le Roseau cassé, & il n'éteindra point le Lumignon qui fume encore, jusqu'à ce qu'il ait rendu la Justice victorieuse.*

Il étoit nécessaire de rapporter cet endroit en entier, pour bien entrer dans le Sens des paroles, dont vous me demandez l'explication. Il s'agit proprement du v. 29. & du suivant, *Il ne contestera point, il ne criera point &c. il ne brisera point le Roseau cassé &c.* Vous sçavez Monsieur, la manière ordinaire dont on entend ces paroles.

Voici le Comentaire de Dom Calmet. Il ne contestera point, il ne criera point. Il n'est point de ces Maitres impérieux & violens, qui crient, qui menacent, qui contestent; il prêchera simplement sa Doctrine; il l'insinuera avec douceur, il gagnera les Cœurs & les Esprits par sa bonté & sa clémence. JESUS-CHRIST ne l'a pas pris du ton des anciens Prophètes, dont la plûpart crioient sans cesse, contre les abus de leur tems, qui n'épargnoient ni les Rois, ni les Grands, qui suivant l'impétuosité de leur zèle, reprochoient, quèrelloient, menaçoient. . .

P 3

* *Isaie XLII. 2.*

„ *ſ. 20. Il n'achevera pas d'éteindre la Mèche*
 „ *qui fume encore.* Il ne traitera pas les Pé-
 „ cheurs dans toute la rigueur, & tandis
 „ qu'il y aura quelque eſpérance de conver-
 „ ſion, il uſera de miſéricorde & de clé-
 „ mence; il exhortera, il priera, il rapel-
 „ lera avec douceur.

Les Traducteurs de Berlin diſent de mê-
 me, dans une Note, *que c'eſt une expreſſion*
figurée, pour marquer la patience du Sauveur
envers ceux dont la Repentance & le Salut n'é-
toient pas deſeſpérés. Ils ajoutent un autre
 Sens, que je crois qui vous paroitra un
 peu étranger, & n'être pas tout à fait à ſa
 place. *L'Auteur ſacré, diſent-ils, exprime*
aufſi par-là la tolérance du Sauveur envers ſes
Ennemis, qu'il pouvoit détruire ſans éfort.

L'Explication ordinaire qui rapporte ce *ſ.*
20. à l'indulgence du Sauveur, à ſa Bonté
 compatiffante pour les Pécheurs, qui ont
 encore quelques reſtes de bons ſentimens,
 paroît d'abord fort ſatisfaiſante. Il n'y a
 perſone qui ne l'admette ſur le ſimple expoſé.
 Cette Condeſcendance eſt une Vertu d'un
 grand prix, & on ne peut pas nier, que J. C.
 ne l'ait eüe au plus haut degré. Voilà qui
 fait qu'on eſt généralement ſi bien diſpoſé
 pour le ſens ordinaire.

Mais ſi ce Sens eſt beau, ſ'il a même
 quel-

quelque chose de touchant, il faut reconnoître, d'un autre côté, qu'il ne convient pas tout à fait ici. Pour s'en acomoder, il faudroit regarder ces Expressions figurées & Orientales, d'une manière isolée, sans aucun raport à ce qui précède, & à l'occasion qui les a fait naître. Et ce n'est pas là le moien de bien entrer dans la pensée des Auteurs sacrés.

Si un Evangéliste a voit appliqué cet Oracle à J. C. après qu'il eût pris la défense de la Péchereffe, ou dans quelque autre occasion semblable, une circonstance de cette nature en détermineroit le Sens; mais ce n'est point ici le cas. Je vai donc essayer de donner de cet Oracle une Explication différente de celle que lui ont donné jusqu'ici les Interprètes, & qui sera peut être mieux liée avec ce que *St. Matthieu* rapporte dans ce même endroit.

Il me semble donc, que par ces Expressions figurées, *ne pas briser un Roseau cassé, ne pas éteindre une Mèche, qui fume encore,* l'Auteur sacré a voulu désigner l'humilité, ou plutôt la modestie de J. C. Mais pour ramener à ce Sens ces façons de parler Orientales, elles ont besoin d'être un peu éclaircies.

L'Evangéliste veut dire que le Messie ne devoit pas venir avec la pompe & le fracas des Princes de la Terre, mais à petit bruit, qu'il

qu'il viendra sans presque se faire apercevoir. On ne l'entendra point faire du bruit en marchant. Sa démarche sera si modeste, que si, par manière de dire, il passoit par dessus un Roseau cassé, il n'acheveroit pas de le rompre, qu'en passant tout près d'un Lumignon qui fume encore il ne l'éteindroit point. Ce sont là des Métaphores Orientales, & chaque Peuple a ses façons de parler pour exprimer la même chose, mais elles sont plus ou moins hardies, selon le différent caractère de chaque Nation.

Les Espagnols dépeignent un Home simple & modeste, en disant qu'il va si légèrement, qu'il apuie si peu en marchant, qu'il ne casseroit pas même des Oeufs en passant dessus. Peut être tiennent-ils ce Proverbe des Arabes, qui ont été allés long-tems parmi eux. Il a l'air tout à fait Oriental. Les François, dont les figures sont moins hardies, ont aussi leur manière d'exprimer ce caractère. La Bruette nous peint un Home modeste, & qui est tel en conséquence de son peu de fortune. Il marche doucement & légèrement, dit-il, il semble craindre de fouler la terre. Il n'occupe point de place, il n'y a point de Rüe si embarrassée, où il ne trouve le moyen de passer, sans efforts, & de se couler sans être aperçu.

Je vous prie, Monsieur, de faire attention

à un Passage de *St. Luc*, qui peut donner du jour à notre Oracle. *J. C.* dit aux Pharisiens, que le Règne de Dieu ne viendra point avec une apparence qui le fasse remarquer *. Cela signifie que le Messie ne chercheroit point à attirer les regards du Public, qu'il ne doneroit point dans ce bruyant fracas, par où les Grands imposent ordinairement au Peuple, qu'il viendra d'une manière si modeste qu'à peine l'apercevra-t-on.

Mr. Le Clerc, dans son Comentaire sur *Isaïe*, explique de cette manière ces paroles, *Il n'a point crié, ni haussé sa voix*; c'est-à-dire qu'il ne vouloit pas publier avec ostentation ses Miracles, il le défendoit même à ceux qu'il avoit guéris, & le Passage du Prophète est appliqué à cette occasion par l'Évangéliste. Ce sens est dans les règles de la bone Critique. Mais rien n'empêche, que nous ne l'étendions un peu plus. *Saint Matthieu* à l'occasion de ce trait particulier de l'humilité du Sauveur, a fort bien pu nous enseigner, qu'en général il étoit fort modeste, & que c'étoit-là son caractère dominant.

Malgré l'autorité de cet habile Critique, & les raisons que je vous ai aléguées pour entendre de cette manière cette Oracle, je

ne

* *Luc XII. 20.*

ne dois pas me flater de faire goûter cette Explication. Elle doit trouver de l'opposition dans deux Ordres de personnes : Les Prédicateurs & les simples Fidèles, c'est-à-dire, généralement tout le monde.

Les Prédicateurs rejeteront cette Explication, parce que l'autre se prêche mieux. Cette Condescendance de J. C. sa tendresse pour les Pécheurs, dont on peut espérer le retour, donne lieu à des mouvemens Oraatoires fort touchans & fort pathétiques, & ce sont les Ministres de la Religion, qui donnent le ton aux autres sur la manière d'interpréter l'Écriture Sainte.

Quand les simples Particuliers ne seroient pas déterminés par leurs Conducteurs, quand on leur proposeroit les deux Explication, & qu'on leur en laisseroit le choix, ils se déclareroient hautement pour l'ancienne. On sait quelle est la force de l'acoutumance dans le Peuple. Cette expression *ne pas briser le Roseau cassé* est devenue une espèce de Proverbe, que nous employons même dans la conversation, pour exprimer les ménagemens, les égards que l'on doit avoir pour les foibles. Rien de plus difficile que de changer le sens de ces façons de parler Proverbiales, & d'y attacher d'autres idées. C'est vouloir changer le cours d'une Rivière.

D'ail-

D'ailleurs cette Condescendance du Sauveur, cette Bonté pour les foiblesses humaines, a quelque chose de prévenant, & à quoi nous nous affectionons beaucoup. La Vertu que l'on attribue ici à J. C. est si aimable, elle gagne tellement les Cœurs, que c'est inutilement qu'on voudroit lui en substituer une autre. On ne souffrira pas, que par un raffinement de Critique on essaie de nous arracher une idée si consolante. On peut dire, que dans cette occasion, come dans bien d'autres, l'Esprit est la dupe du Cœur. Je vous prie de remarquer, *Monsieur*, que ce mot ne doit blesser personne. Je l'applique ici de la manière la plus favorable, pour dire simplement que le sens ordinaire nous intéresse davantage; il calme les inquiétudes des Pécheurs & leur donne de douces espérances. Voilà comment le Cœur s'y affectionne, & engage l'Esprit à ne pas souffrir que l'on donne un autre sens à l'Oracle.

Par ces raisons, mon Explication sera généralement rejetée. Je dois même m'attendre qu'il se trouvera des Gens qui me prêteront de mauvaises vues. On me soupçonnera peut-être de ne pas reconnoître dans le Sauveur cette aimable qualité, cette indulgence qui fait toute la consolation des Pécheurs. On me mettra au rang de ces Di-

recteur sévères, de ces Rigoristes, qui n'aiment pas à présenter ces idées douces & flatueuses, qui sont répandues de tems en tems dans l'Évangile, & qui rendent la Religion Chrétienne si aimable.

Mais vous, *Monsieur*, qui êtes équitable, vous savés qu'autre chose est, de ne pas trouver dans un endroit de l'Écriture-Sainte l'idée consolante que l'on y trouve ordinairement, ou dire qu'elle n'est pas du génie de l'Évangile. Elle peut être enseignée dans d'autres Passages, d'une manière à ôter toute équivoque. Or cette Condescendance du Sauveur est établie clairement dans divers autres endroits de l'Évangile.

Pour faire mon Apologie, j'ai quelque chose de plus fort à aléguer, c'est que j'ai trouvé cette aimable qualité du Sauveur dans des endroits de l'Écriture-Sainte, où elle n'avoit pas encore été aperçue jusqu'ici. Voies, je vous prie, l'Exhortation de *Saint Paul* aux *Corinthiens*, qui comence le Chapitre XI. de la première Epître, ou qui finit le X. suivant quelques Traducteurs Modernes. *Soies mes Imitateurs*, leur dit-il, *come je le suis de Christ*.

La méthode ordinaire des Prédicateurs pour développer ces paroles, c'est de faire d'abord un Portrait de toutes les Vertus de

J. C.

J. C. Ils montrent ensuite, que Saint Paul les a exactement copiées ; après quoi ils nous exhortent à copier à notre tour, cette fidèle Copie. Ils nous peignent la Charité du Sauveur, son Désintéressement, sa Patience, son Humilité. Ils nous montrent ensuite des traits bien marqués de toutes ces Vertus dans *Saint Paul*. Quand ils en sont venus à l'Article de l'Humilité de cet Apôtre, ils se trouvent dans un petit embarras, c'est qu'en prenant ce Texte de cette manière, il fait naître une difficulté contre cette Humilité même de *Saint Paul*, qu'ils veulent établir. Car n'est-il pas contre la Modestie, de se proposer aux autres pour Modèle, sans aucun correctif, sans le moindre adoucissement ?

Mais quand Saint Paul dit, *soyez mes Imitateurs come je le suis de Christ*, il ne prétend point se donner pour un Homme qui ait exactement copié toutes les Vertus du Sauveur. Si l'on examine les Versets précédens, on verra qu'il s'agit uniquement de la Condescendance que l'on doit avoir pour les foibles. Saint Paul veut porter les *Corinthiens*, par son exemple, à avoir cette complaisance pour ceux qui avoient besoin d'être ménagés. „ Je tâche dit-il, de ne „ choquer personne, de ne faire de la peine „ à personne, & surtout de ne pas scanda-

„ liser les foibles. Je ne cherche point
 „ mon utilité particulière , mais ce qui
 „ convient aux autres , afin de contribuer
 „ à leur Salut. Le Sauveur a fû se propor-
 „ tioner , s'acomoder à ceux avec qui il
 „ vivoit , pour les gagner tous à lui. Ainfi
 „ aprenons de nôtre Maitre à nous priver
 „ d'une petite liberté , qui au fond pour-
 „ roit avoir des suites dangereuses. ” Il
 faut donc dans ce Texte insister unique-
 ment sur cette Condescendance Chrétienne ,
 que nous devons aprendre de l'exemple de
 J. C. & de celui de S. Paul *.

Il semble donc , qu'en expliquant cette
 Exhortation dans la Chaire , il faudroit déb-
 buter par un Portrait de la Condescendance
 du Sauveur. L'Histoire de l'Evangile nous
 en fournit de beaux traits,

On pourroit commencer par regarder
 J. C. come un Maitre , qui s'atache des Dis-
 ciples & qui les instruit. A l'envifager de
 ce côté-là , nous remarquons d'abord en
 lui beaucoup de bonté & de douceur. Bien
 différent de ces Maitres , qui nous aprennent
 les Sciences humaines, il ne rebute personne.

Il reçoit volontiers ceux qui viennent se
 mettre sous sa direction , quoi qu'ils aient
 bien des défauts. Sa Condescendance paroît
 sur

* Bibliot. Raisonnée , T. XIX. p. 260.

sur tout dans sa manière d'enseigner. On ne voit point en lui cette roideur austère, cette affectation fière de sagesse, que certains Sophistes affectoient de son tems. Loin de faire valoir avec ses Disciples sa qualité de Maître, il se confond continuellement avec eux. Il les instruit sans se rebuter. La grossièreté des Apôtres, ou plutôt leurs stupidités, leurs préjugés invétérés, les fautes qu'ils faisoient tous les jours, étoient capables d'émouvoir l'Homme du monde le plus modéré. Mais toujours tranquille, il se contente de les corriger. S'il les reprend quelquefois, c'est toujours avec charité & avec douceur. Voiés sur tout avec quelle bonté il guérit l'opiniâtre incrédulité d'un de ses Disciples, après sa Résurrection.

Mais quand on parle de la Condescendance du Sauveur, on entend principalement par-là ses sentimens de bonté pour les Pécheurs, qui ne sont pas affermis dans le mal. Il les a dépeints lui-même, ces sentimens quand ils s'est représenté sous la figure du bon Pasteur. Avec quelle douceur va-t-il chercher la Brébis égarée ? Il la charge avec bontés sur ses épaules, pour lui épargner même la fatigue du retour. Il se peint encore lui-même sous la Figure du Père du Fils prodigue, qui malgré ses éga-

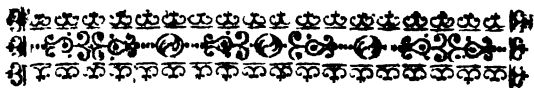
remens, ne laisse pas d'être bien reçu. Au lieu de ces airs froids, de ces reproches amers, qu'il devoit naturellement essuier à son retour, ce n'est que Fêtes & Réjouissances.

L'Évangile ne s'en tient pas à des images, voici un Événement réel. Une Femme d'une vie déréglée, est accusée d'avoir comis un Adultère, & en est convaincüe. Ses Accusateurs demandent sa Mort. Voiés avec quelle douceur le Sauveur traite cette Pécheresse contrite. Il l'excuse, & va même jusqu'à prendre sa défense. Sa Condescendance est portée si loin, dans cette occasion, que les *Pharisiens* la font regarder come une indulgence excessive & blamable. *

Le suport de J. C. pour les foibles a éclaté dans mille autres occasions. Les Prédicateurs ont beau champ pour le proposer pour modèle à cet égard, come a fait St. Paul dans cette Exhortation de son Epître aux Corinthiens.

Vous voiés présentement, *Monsieur*, que je dois être à couvert de tout reproche sur ce que j'ai fait disparoître cette Condescendance, d'un Passage où je ne croi pas qu'il faille la chercher, puisque d'un autre côté, je l'ai trouvée dans un endroit, où l'on ne l'apercevoit pas, quoiqu'elle y soit d'une manière fort frappante. Voilà qui doit faire la compensation. Je suis, &c.

* Jean VIII.



L E T T R E

A Mr. C**. *Sur l'Histoire de Genève & sur les
Grands Hommes que cette Ville a produit.*

Vous ne pourriés pas le croire , mais j'ai deviné juste , lorsque jé vous dis , que quelques Persones ne manqueroient pas de murmurer des petites Remarques que l'on a hazardées sur l'Histoire de *Geneve* * , come s'il n'étoit pas permis à un Citoyen , de s'instruire & de parler de l'Histoire de sa Patrie , sur tout lors qu'on a pour Guide un Magistrat fort éclairé , & qui l'avoit bien étudiée. Il seroit à desirer que mes Compatriotes fussent aussi pressés à s'en instruire qu'ils le sont à aprendre l'Histoire Grèque ou Romaine , & qu'ils ne fussent pas , en quelque sorte , étranger dans leur propre Maison. J'ai quelque honte que nôtre Histoire n'ait été écrite que par *Spon* , Ecrivain judiciaire & impartial , mais qui étant étranger , a été mal informé sur plusieurs choses ; aussi Mr. *Gautier* l'a-t'il relevé avec raison , dans des *Notés* très utiles. A l'égard de l'Histoire de *Geneve* , écrite en Italien , par *Léti* ,

Q c'est

* Voies *Journal Helvét.* Janv. 1755. Page 33.

c'est une misérable Rapsodie, ou plutôt un Libelle difamatoire, indigne de l'attention d'un Lecteur sensé. Nous avons bien quelques anciennes Chroniques sur l'Histoire de Genève, & quelques Morceaux détachés; mais come ils sont en Manuscrits ils sont en quelque manière, perdus pour le Public. Ce sont des Pièces de Cabinet, assés rares, & peu conues, & il faudroit y faire divers changemens pour les rendre dignes de l'être.

Un Ouvrage, que je souhaiteroie fort qu'on entreprit, c'est l'Histoire des Grands Homes, presque en tous les genres de Littérature, que nôtre Ville a produits. On seroit surpris de voir jusqu'à quel point les Sciences & les Beaux Arts ont été cultivés ici avec succès. Je sai que Mr. le Professeur VERNES a divers Matériaux sur ce sujet; il seroit fort à desirer qu'il en fit présent au Public. Personne ne seroit plus en état que lui de les mettre en œuvre, & de leur donner cette forme, qui en rendroit le fond plus utile & plus agréable. En attendant je vai vous dire quelque chose sur ce sujet; je vous prie de vous souvenir que ceci n'est qu'une Ebauche très imparfaite; mais elle excitera peut-être l'émulation de quelques uns de mes Compatriotes. Il ne sera pas difficile de faire mieux, sur le même plan, & j'en féliciterai

licitérai l'Auteur & ma Patrie, qui mérite bien d'être mieux connue. Mais avant que de parler des Grands Hommes qui ont illustré Genève, je dirai un mot sur quelques omissions qui ont échappé à l'Auteur des Remarques sur cette Ville: Il y avoit, en quelque sorte, préparé le Lecteur, en annonçant que l'énumération qu'il alloit faire des bons Etablissémens formés depuis 1670, ne seroit pas exacte; il a tenu parole, car il a oublié diverses choses; mais il me semble qu'on doit lui pardonner en faveur de ses bonnes intentions, qui tendent toutes à affermir l'union entre tous les Corps de la République. Ce dessein si louable, l'a sans doute empêché d'insister, come il le pouvoit, sur divers Articles, trop délicats pour être approfondis: Il y a des terrains marécageux sur lesquels il ne faut faire que glisser. L'Homme Sage recule à l'aspect d'un précipice. Par exemple, dans l'Article des Fortifications, il auroit pû rapeller à ses Concitoyens leurs justes allarmes à l'approche des *Espagnols*. Quand nous vîmes une Armée d'Etrangers autour de nous, & presque à nos Portes, n'aurions nous pas désiré que notre Ville, eût été entièrement fortifiée? Lors qu'on n'a qu'une Maison, on ne fauroit la garder avec trop de soin. A quoi sert de fermer

deux Portes , si on en laisse une ouverte ? Au même péril , nous aurions les mêmes craintes ; mais nous aurions de plus le vif regret de n'avoir pas fait en tems de paix , ce qui est aisé à exécuter , mais qui devient presque impossible en tems de guerre. Je laisse à mes Compatriotes , si zélés pour la Liberté , & si pleins d'amour pour la Patrie , à réfléchir sur ce sujet important. Nos Pères , à remonter , même jusqu'au Règne de HENRI IV. en sentirent la nécessité , & ce grand Prince qui nous protégeoit ouvertement , leur offrit de les seconder à fortifier une Place , dont la conservation lui étoit précieuse : Pour cet effet il envoya , l'an 1605. dit Mr. de Subli dans ses Mémoires * BOESSE , Mestre de Camp du Régiment de Navarre , qui avoit ordre de servir la République contre le Duc de Savoïe , qui la menaceoit : Il présenta au Magistrat des Lettres toutes remplies des témoignages de la bienveillance du Roi , qui offroit à la Ville , des Canons , des Munitions , de Guerre & de bouche , pour servir à ses besoins. Les Genevois rassurés par ce Monarque , non seulement se défendirent courageusement contre le Duc Charles Emanuel , qui , come un autre Pirrhuis , ne donoit aucunes bornes à son ambition,

* T. 6. Pag. 33.

tion, mais ils osèrent l'ataquer jusques dans ses Etats. Il me semble que je vois les Romains prêts d'être assiégés par *Annibal*, porter la Guerre en *Afrique*, & menacer *Carthage*.

Un autre Article, qui m'a paru défectueux & imparfait, c'est celui qui concerne la Chambre des Bleds. La date de cet Etablissement doit être reculée de quelques années; l'Auteur la met l'an 1636, & il faut la placer dans l'année 1628, du moins, est-il certain que ce fût alors qu'on en eût l'idée, qui ne s'est perfectionnée que dans la suite, mais cette erreur est peu importante; ce qui m'étonne c'est qu'à cette occasion, l'Auteur ne dise rien de la *Grenete* *, ou Marché à Bled, formé depuis quelques Années, & dont le Public éprouve aujourd'hui l'utilité. Là, un Magistrat de Police tient la balance égale entre le Vendeur, & l'Acheteur, pour empêcher la fraude de l'un, & l'injustice de l'autre; pour veiller à ce que le Blé soit distribué selon

Q. 3

les

* Ou trouve, dans le *Voïage de Suisse & d'Italie par Mr. Burnet*; une comparaison de la Chambre des Blés de *Rome*, avec celle de *Genève*, qui est toute à l'avantage de celle-ci. Dans la première on n'a en vües, dit-il qu'un gain fordidé; son objet est de gagner sur le Peuple, au lieu que la Chambre des Blés à *Genève* n'a pour but que le bien public.

les besoins des Particuliers, & non selon leurs richesses, leur terreur, ou leur avidité; sur tout, dans les tems de Disette, où un Etat bien policé ne doit pas permettre que les uns amassent le superflu, pendant que les autres manquent du nécessaire. On a vû, dans ces tristes années où la Terre, come inondée, par des pluies continuelles, ou resserrée par la sécheresse & par un froid excessif, trompoit les vœux, l'espoir du Laboureur, & refusoit même de lui rendre le grain qu'il lui avoit confié, on a vû dis je, le Pauvre pourvû de Blé, malgré son indigence. Come le prix moderé d'une danrée si nécessaire n'étoit pas au dessus de ses forces, il ne trempoit pas, come on faisoit ailleurs, son Pain dans ses larmes, & ne desiroit point, la fin d'une Vie infortunée. La Savoie même, qui nous fournit ordinairement nos Provisions de Blé, dépourvüe elle même & épùisée, venoit chercher à Genève un secours qu'elle ne trouvoit plus chés elle, & nous lui rendimes, dans la Disette, le Grain qu'elle nous fournit dans son abondance. Trouvant dans nos Greniers un Blé qu'elle n'avoit ni semé ni recueilli, elle ne s'aperçût presque pas que ses Champs étoient stériles. Mais pour que la Chambre des Blés puisse perdçe dans les années de Disette,

il

il faut quelle puisse gagner dans celles d'abondance, autrement elle seroit hors d'état de se soutenir.

Dans ce que je viens de dire, j'avoüe avec franchise que je voudrois bien être aprouvé de mes Lecteurs; ce seroit une preuve, que ce qui est juste & raisonnable, n'est pas défendu dans un Etat libre; où chaque Citoyen doit avoir le droit de dire ce qu'il pense, pourvû que ce qu'il pense soit conforme à l'Ordre & aux Loix; cette aprobation que je souhaite, je ne l'espère pas trop. En général, les Homes sont plus portés à blâmer, qu'à louer, mais il reste toujourns à un bon Citoyen la satisfaction d'avoir fait son devoir; peut-il se proposer une plus noble récompense? Je crois; du moins avoir démontré une vérité bien importante; c'est que la liberté amène les Richesses & que le Génie du Gouvernement tourne les Richesses des Particuliers au profit de l'Etat, que quelque pauvre qu'il soit, quand on a de l'œconomie, on peut faire de grandes choses, avec de petits secours.

Que me reste t'il à présent à faire, après avoir démontré qu'un Etat peut devenir opulent lorsqu'il est libre; il ne me seroit pas difficile de prouver qu'un Etat ne peut être libre longtems, qu'autant que le Ci-

240 *Journal Historique*
toien est soumis aux Loix : mais je sortirois de mon plan si j'exécutois ce projet.

Il y en a un autre, qui y auroit plus de rapport, ce feroit de faire voir les avantages que les Arts & le Commerce procurent à un État, & l'utilité qu'il en retire, s'il les protège, & s'il les honore.

Si je voulois m'étendre sur ce sujet, que n'aurois-je pas à dire ? Je montrerois que le Commerce rapproche les Païs les plus éloignés ; & qu'il est le lien de tous les Peuples ; que par son canal, toutes les Nations sont en quelque sorte, unies, & en communauté de biens ; que le superflu de l'une, devient le nécessaire de l'autre ; qu'il répare ce que le dérangement des Saisons, l'Intempérie de l'Air, les accidens les plus funestes peuvent faire perdre à un Païs, désolé par la tempête, ou par d'autres calamités. Mais ce qui est plus important, c'est que par le moien du Commerce, on peut répandre au loin, les idées du bon & du juste ; & la lumière de la Vérité.

C'est ici où je m'arrête, parce que ce point a une liaison immédiate à mon plan. Dès le commencement de cet Essai, je me suis proposé de doner une idée abrégée des Grands Homes, qui ont fleuri dans nôtre République. On sera surpris d'y voir toutes les Sciences

ces y éclore & s'y développer *, jusqu'à la Poésie, que la plupart blâment sans la connoître; & comment la connoitroient-ils, s'ils ne l'ont jamais étudiée? Peut-on condamner un Art que les plus grands Hommes de l'Antiquité se sont fait honneur de professer, qui a consacré les Loix des premiers Législateurs, & des Précepteurs du Genre-Humain. Peut-on condamner au silence & à l'obscurité un Art qui a immortalisé les Talens supérieurs & les grandes Actions; un Art qui a couvert de gloire *Homère & Virgile; Corneille, Racine & Voltaire!* Les Poètes qui ressuscitent, en quelque sorte les Morts ne sont pas indignes de commercer avec les Vivans. La Philosophie a été cultivée ici de meilleure heure, & beaucoup plus que la Poésie, & elle a moins besoin d'apologie. Dans les Vers, on s'imagine que l'harmonie & les graces excluent la solidité & la justesse, & qu'on ne sauroit instruire, quand on a pour but de plaire. Dans l'examen de la Philosophie on est plus équitable; on sent, que plus

* L'illustre Mr. de *Crouzas* a souvent comparé *Genève* à *Athènes*, & cette Comparaison est très juste: Même amour pour les Beaux Arts, & pour la Liberté; j'ajoute encore, même goût pour le Luxe, & pour les Plaisirs. On pourroit pousser plus loin cette comparaison,

plus nos Connoissances sont profondes, plus les Matières qui exercent l'Esprit, sont abstraites & importantes, plus on a besoin de clarté, de méthode, & de précision pour se faire entendre. Or la netteté d'idées, l'art de les analyser, de les présenter dans un Ordre naturel, est le caractère du Génie Philosophique. Connoître les Hommes & leurs Passions, savoir les apaiser ou les réprimer, c'est le devoir du Philosophe, aussi bien que du Magistrat. L'un apprend à séparer des choses qui paroissent semblables, ou à rapprocher celles qui paroissent éloignées; il voit leur rapport & leurs différences. L'autre pèse les intérêts des Nations, combine les Loix avec le caractère du Peuple qu'il a à gouverné; & il tâche de les concilier. L'un se propose l'ordre dans son Discours; l'autre tourne toutes ses vues du côté de l'Ordre Civil & Politique. Il paroît par cette petite comparaison qu'un bon Philosophe peut devenir aisément un bon Magistrat; & c'est ce que feu Mr. le Professeur *Cramer* a démontré dans un excellent Discours Inaugural, prononcé avec beaucoup de dignité, & écouté avec un applaudissement général, l'an 1750. Je vai en tirer divers Matériaux, qui serviront à la construction de mon Edifice. Il seroit fort à désirer que quelqu'un traduisit ce Discours latin en françois.

Le but général de Mr. *Cramer* est de prouver l'utilité de la Philosophie dans l'Art de gouverner, & de montrer que tous ceux qui dans *Genève*, ont occupé avant lui la Chaire de Philosophie, sont devenus d'excellens Magistrats, propres aux Affaires les plus importantes, qui ont manié avec succès les Négociations les plus délicates, & qui ont bien servi la Patrie. *Qu'heureux est un Etat*, dit il après Platon, *dont les Rois sont Philosophes, ou dont les Philosophes sont Rois* * ! C'est la Philosophie qui a réuni les Homes, ajoute-t'il, auparavant épars & divisés ; qui les a humanisé, qui leur a appris à bâtir des Villes, & à se soumettre à des Loix, qui font leurs sûreté, & leur bonheur.

Il prouve cette Vérité par l'origine des Sociétés, & en particulier par l'établissement de diverses Républiques, & de plusieurs Empires. Il ne lui est pas difficile de démontrer ensuite, que ceux qui ont le plus contribué à adoucir les Mœurs des Peuples, & à faire leur félicité, ont été des Philosophes. Tels ont été parmi les Grecs, *Pitbagore*, *Epaninondas*, *Xénophon*, & parmi les Romains, *Cicéron*, *Trajan*, *Antoine*, &c.

Tant

* *La Vie du Prince*, dit un grand Historien, doit être la Censure perpétuelle du Vice, & l'éloge continuel de la Vertu. *Quid enim Leges sine moribus.*

Tant que Néron suivit les Préceptes de Sénèque ; il fût chéri du Peuple Romain , dont il devint l'horreur , quand il eût renoncé à la Philosophie , pour se livrer à la Volupté.

Mais pourquoi chercher ailleurs, dit nôtre illustre Orateur , ce que nous trouvons chés nous ? Il fait ensuite passer en quelque sorte , en revue ses Ayeux en Philosophie ; c'est-à-dire ceux qui ont rempli avant lui la Chaire qu'il occupoit. Il rapelle les Talens , les Connoissances , les Services du feu célèbre *Jean Dupan* , qui mit en œuvre , dans plusieurs Députations , son habileté , & son amour pour sa Patrie . . . Mr. *Jean Robert Chouet* , qui succéda à ce sage Magistrat dans la Chaire de Philosophie , y porta le bon Goût & une excellente Méthode , qu'il devoit à *Descartes* , alors peu suivi , quoi que si digne de l'être : Il falloit même un certain courage pour oser abandonner *Aristote*. * Les ténébres de l'Ecole firent place à des principes lumineux , qui , s'ils ne rendoient pas raison de tout , par ce qu'on n'avoit pas encore les Observations & les Expériences que nous avons aujourd'hui , mettoient du moins , dans la bone voie ceux qui étoient

capa-

* Il faut pourtant convenir que l'Art de gouverner offre dans la théorie un point de perfection , auquel on ne peut atteindre dans la pratique ; mais il convient d'y aspirer.

capables d'y entrer & de le suivre. Il eut commerce avec le fameux *Bayle*, qui a publié dans son Journal quelques Lettres qu'il lui avoit adressées, & il paroît que ce célèbre Ecrivain faisoit beaucoup de cas de ses Productions, qui sont malheureusement en très petit nombre. C'est-lui qui fit pour Milord *Thownsend* cette Histoire de *Genève*, dont on a donné un petit Extrait dans le Journal Helvétique de Janvier 1755. page 33. Apellé ensuite à remplir une place dans le petit Conseil, & les suffrages du Peuple l'ayant élu *Sindic* peu de tems après; Mr. *Chouet* s'acquitta de cette Charge, qui est la première de l'Etat, avec une sagesse qui le fit admirer dans des Circonstances très difficiles, & très-orageuses. Mr. *Chouet* eut pour Successeur dans la Chaire de Philosophie Mr. *Jean Antoine Gautier*, qui suivit ses traces; il devoit plus à l'Art qu'à la Nature; mais une Etude assidue le rendit très capable de courrir cette noble carrière; il avoit de l'élévation. Son stile est quelquefois oratoire; mais les ornemens qu'il prêtoit à la Philosophie pouvoient très-bien se concilier avec cette noble simplicité qui fait son caractère. Come s'il eût été destiné, ainsi que son Prédécesseur, à débrouiller le cahos de nôtre Histoire, après avoir expliqué les Mistères de la Nature, il com-

menta l'Histoire de *Geneve*, écrite par *Spon* mais il la comenta en Maître, & non en servile imitateur; comme il étoit mieux instruit & plus à portée de l'être, il nous aprit plusieurs choses que *Spon* avoit ignorées, & en releva d'autres, dont il avoit été mal informés. Ses recherches laborieuses abrégèrent peut être ses jours, qu'il termina glorieusement, après être parvenu dans le Sénat comme ses Prédécesseurs. On peut dire que rien n'est plus propre à exciter une noble émulation que les grands Modèles: C'est ce qu'ignorent ceux dont toute l'occupation est de végéter & de ramper sur la terre. Qu'on me permette ici une réflexion, confirmée par l'expérience: C'est qu'on a bien tort de prétendre que l'étude du Cabinet nous éloigne des Affaires, & nous y rende moins propre. On a remarqué, que les Gens de Lettres, apellés à gouverner l'Etat, s'en sont très bien aquités, & qu'ils ont su réduire, avec beaucoup de succès, la spéculation en pratique. On a dit que le Commerce du Monde développe & étend nos idées, mais l'étude des Sciences les multiplie, & les éclaircit; plus on fait de choses, plus on a de facilité à en faire l'aplication. Si *Platon* eût été apellé à gouverner réellement une République, ne doutons point qu'il ne l'eût ren-

rendue très florissante. On vient d'en voir la preuve dans les Magistrats, dont nous avons parlé.

Mais si de la Philosophie nous passons à la Jurisprudence, que ne pourrions nous pas dire du Célèbre *Godefroi*, de *Jaques Lect*, qui professèrent le Droit à Genève, & qui se distinguèrent dans le Conseil par diverses Députations importantes, come ils s'étoient distingués par plusieurs Ouvrages qui leur ont aquis une réputation immortelle. Mr. *Burlamaqui* si célèbre dans la République des Lettres; qui fût quelque tems Professeur en Droits, & qui mourut ensuite Conseiller de la République, ne formoit-il pas un excellent Magistrat, & *Themis* lui fût elle moins favorable que *Minerve*?

Si des Morts nous osons passer aux vivans, * quels éloges ne mériteroient pas Mr. *Jean Cramer*, Frère du Professeur en Philosophie, & qui l'a été lui même en Droit? Ces maximes d'équité, qu'il dictoit à ses Disciples, il les met aujourd'hui en pratique dans

* L'Eloge des Vivans n'entre pas dans notre plan; Autrement on ne manqueroit pas de joindre Mrs. *Maurice* & de *Roche*, célèbres dans la République des Lettres, & Professeurs en Théologie. Mrs. *Piclet* & *Lullin*, Professeurs en Droit; Mr. *Trembley* & *Bonnet*, fameux Naturalistes.

dans la place de Syndic qu'il occupe si digne-
ment , & où il ne fait pas moins admirer son
Esprit & ses Lumières , que son Amour pour
la Justice , & pour ses Concitoyens. Mr.
Calandrin. Prédécesseur de Mr. *Cramer* dans
la Chaire de Philosophie , n'est-il pas re-
gardé come un des Oracles du Conseil , &
ne seroit-il pas en état de commenter *Cujas* ,
come il a comenté *Neuton* ? On l'a dit dans
les Remarques sur l'Histoire de *Genève* ,
par Mr. *Chouet* , une partie du Temple de
St. Pierre , nôtre Cathédrale , étoit minée
par le tems , & ce vaste Edifice sembloit
vouloir s'écrouler sous son propre poids ; Mr.
Calandrin a été un de ceux qui ont présidé
à son rétablissement ; lui même adressé des
Plans , a dirigé l'Ouvrier & conduit sa main.
Tant il est vrai qu'un Philosophe , peut
réunir divers talens , sans que l'un fasse
tort à l'autre.

Dans l'Eloge que fait Mr. *Cramer* , de
Mr. le Conseiller *Calandrin* , auquel il suc-
cèdoit dans la Chaire de Philosophie on voit
que c'est son Cœur qui parle , & qu'il lui
rend moins l'hommage qu'exigeoit la reconoi-
sance, que celui que lui doit la Vérité. Après
s'être étendu sur la variété , de ses Conoi-
ssances , sur la pénétration & la justesse de
son Esprit , sur son Amour pour le travail &
pour

pour la Patrie, il n'oublie pas de parler de la douceur de ses Mœurs, de la facilité qu'il a de s'énoncer sur toutes sortes de sujets, & de cet Art, si nécessaire dans une République Démocratique, de concilier l'attachement que l'on doit aux Loix, avec le Génie du Peuple que l'on a à gouverner.

On sera peut être surpris, que Mr. *Cramer*, ne dise presque rien, ni de Mr. *Jallabert*, excellent Dialecticien & bon Géomètre, ni de Mr. *Ezechiel Gallatin*, qui ont occupé successivement la Chaire de Philosophie; mais il ne s'étoit proposé de parler que des Professeurs qui étoient devenus Conseillers d'Etat, & come ces deux Philosophes étoient Ministres de l'Évangile, ils n'entroient pas dans son Plan; d'ailleurs, Mr. *Jallabert* le Père est éfacé par un Fils qui, par ses lumières, son génie & sa réputation, est très digne de succéder à Mr. le Professeur *Cramer*. Nous lui devons un excellent Traité sur l'*Electricité*. Je dirai, cependant un mot de Mr. *Galatin* *. Il n'étoit pas fort Savant; on en convient, mais il avoit des Talens supérieurs

* Mr. le Professeur *Gallatin* pourroit servir à prouver ce qu'a dit quelqu'un, que l'expérience, l'étude & l'art, n'étoient nécessaires qu'aux Hommes médiocres. Les grands Génies naissent tout ce qu'ils feront, le Temps les développe, mais ne les forme pas.

rieurs & beaucoup de netteté d'esprit; il dévinoit en quelque sorte, ce que d'autres ont lû & appris. Ce qu'il savoit, il le savoit bien, & l'énonçoit encore mieux. Il étoit capable de faire un grand Philosophe, sans l'être; parce qu'il se mettoit dans la bonne voie, pour le devenir. Les Sermons qu'il a donné au Public, sont très estimés; on y trouve un Ordre naturel, de la dignité dans les Pensées, & de l'élégance dans le stile; sa Voix avoit de la douceur & de l'harmonie; son Action étoit vive & touchante; il prononçoit ses Discours avec cette noble modestie qui convient si fort à un Prédicateur de l'Évangile; car l'Orgueil n'est pas un bon Maître, pour enseigner l'Humilité.

Je ne saurois passer sous silence feu Mr. *Antoine Leger*, aussi Professeur en Philosophie, & Ministre de l'Évangile, Homme d'une méditation profonde; capable de s'élever aux plus hautes Connoissances; & d'atteindre aux Vérités les plus sublimes. Il seroit à désirer, pour sa réputation, qu'on n'eût pas imprimé ses Sermons, auxquels il n'avoit pas mis la dernière main, & qu'il n'avoit pas destinés au Public. La Chaire l'inspiroit en quelque sorte; son Imagination féconde, son zèle pour le Salut de ses Auditeurs, lui fournissoient, sur le champ,

ces grands mouvemens , ces figures pathétiques , si propres à toucher le Cœur & à entraîner l'Esprit. Ses Sermons sont muets , & n'expriment, ni cet air de dignité, qui lui étoit particulier, ni l'énergie de sa voix, ni la beauté de son geste , & la majesté de son action.

Quelque plaisir que j'aie à louer les Morts, je n'en aurois pas moins à louer les Vivans*, mais j'ai dessein d'abrèger cet Essai ; ce qui nous donne de la satisfaction à écrire, peut coûter quelque ennui au Lecteur, qui n'y prend pas autant d'intérêt : D'ailleurs la foule de Grands Hommes qui s'offrent à ma mémoire , ou sous mes yeux, ne me laisse presque pas la liberté du choix. Un *Benedict Pictet* , qui a publié de très bons Ouvrages sur la Théologie , & sur la Morale, & qui a soutenu avec beaucoup d'érudition & de zèle la Vérité de la Religion Réformée** ; un

R 2

Diodati

* Quelle peine n'ai-je pas à garder le silence sur Mr. *Baulacre* , Bibliothécaire & Ministre de l'Evangile , qui conoit si bien toutes les finesse de notre Langue qui pourroit compter ses Connoissances par le nombre de ses Années , & qui conserve toute la force de son Esprit dans l'âge le plus avancé.

** Il a laissé un Fils , aujourd'hui Pasteur , & qui a hérité des Talens & des Vertus de son Père. Les bornes que la précision prescrit m'empêchent de parler de plusieurs Persones qui méritent de justes éloges. Que ne m'est-il permis de donner à Mr. *Lullin* , Professeur en Histoire Ecclésiastique ceux qu'il mérite si justement.

Diodati qui a donné au Public une excellente Edition de la Bible ; à remonter plus haut , un *Beze*, que *Henri IV.* nommoit son Père ; & qui , par son génie , & ses connoissances avoit consolé nôtre Eglise & nôtre Académie de la perte de *Calvin* , auquel il avoit succédé. Voilà de grands Homes , qui ne seront jamais affés loués. Combien d'autres que la Mort nous a enlevés , mais que la Renommée rend immortels , & dont elle a consacré les noms dans ses Fastes ! L'illustre *Mr. Burnet* , Evêque de *Salisbury* , louë beaucoup , dans son *Voïage de Suisse & d'Italie* , *Mr. Tronchin* , Professeur en Théologie , lorsqu'il passat à Genève , & avec lequel il étoit fort lié. C'est dit-il , un Home de bone tête , d'un jugement droit & clair , & dont la Conversation a des charmes auxquels on ne peut résister. Il prêche d'une telle force , que ses Sermons , qui sont du genre sublime , entraînent l'Auditeur autant qu'ils l'édifient ; ses pensées sont nobles , & son éloquence mâle. Il a en Chaire beaucoup de majesté , laquelle étant mêlée d'une douce persuasion , fait que non seulement il convaint les Cœurs , mais qu'il en triomphe & les range à tout ce qu'il veut.

On peut dire qu'on n'a pas tout perdu en le perdant , puisqu'il a laissé aux Héritiers de son Nom , une Succession qui vaut mieux
que

que les Richesses, leur aiant laissé ses Talens, ses Lumières, son Esprit, & sa Politesse. Je serois bien tenté de faire ici l'éloge de son digne Petit-Fils, aujourd'hui Professeur en Théologie, & qui se distingue par sa probité, son savoir & une grande précision; mais la modestie m'impose silence. La même raison m'empêche de parler du célèbre Mr. *Tronchin*, Professeur en Médecine. On peut dire, sans flatterie, que nôtre Académie doit beaucoup à feu Mr. *Tronchin*; il fit pour la Théologie ce que Mr. *Chouet* a fait pour la Philosophie; il la débarassa de Questions vaines & scholastiques, & y répandit une clarté qui ne la rend que plus vénérable. Aussi feu Mr. *Alphonse Turretin*, qui lui succéda dans la Chaire de Théologie, le regardoit-il come son Maître. Quel Eloge qu'un tel Disciple! Mr. *Burnet* qui le connoissoit fort, le loue aussi beaucoup; mais pour sentir combien il mérite d'être estimé, il n'y a qu'à lire ses Ouvrages. Je me rappelle que dans une Lettre que l'illustre Monsieur de *Fontenelle* m'écrivit il y a quelques années, il me chargeoit de faire ses Complimens à deux Persones, que *Paris*, & *Londres*, pouroient, disoit-il, envier à *Genève*; l'une de ces Persones étoit Mr. *Alphonse Turretin*, l'autre est un Savant

qui vit encore, mais que son extrême modestie me défend de nommer; Home qui voudroit faire taire la Renommée & dont l'Esprit, & les vastes Connoissances, seroient ignorés, si un Mérite supérieur pouvoit jamais l'être.

Je me hâte de finir. Je crains à chaque pas d'être arrêté par des Noms célèbres. Je vois un *Jean le Clerc*, qu'un Vent contraire jetta hors de nôtre Nacelle; mais qui trouva le calme & un Port favorable en *Hollande*; Théâtre digne d'un grand Acteur tel que lui. Peu de Persones l'ont égalé du côté de l'érudition, & nul ne l'a surpassé come Critique. Son Frère, aussi Savant en Médecine, qu'il l'étoit en Théologie, ne rendit pas son Nom moins célèbre. Le fameux *Manget* & lui seront cités à côté des *Hypocrates*, & des *Galiens*.

Que n'aurois-je pas encore à dire de quelques Persones qui se sont distinguées dans les Arts, d'un *Petitot*, d'un *Arlaud*, excellens Peintres; d'un *Dassier*, célèbre Graveur; d'un *Abeille*, qui trouva le Secret de faire monter l'Eau du *Rhône* dans toutes les Fontaines de la Ville, & dont la Machine est admirée par les Connoisseurs; mais il faut terminer cet Essai, que je livre à la Critique. Les uns trouveront que je louë trop, & les autres

autres que je ne louë pas affés. Les uns voudroient plus de force dans le stile ; les autres plus de délicatesse. Je n'ai qu'une réponse à faire aux Censeurs : *Faites mieux.*

Je conviens avec mes Censeurs, qu'il ne sera pas fort difficile, & qu'ils peuvent, avec justice, me reprocher plusieurs Omissions * ; d'avoir négligé les dates de quelques Evénemens ** ; mais come je ne me suis jamais proposé qu'un simple Essai, je n'ai pas voulu m'apesantir sur les détails, crainte d'être arrêté dans ma course par des minuties, indignes de l'attention d'un Lecteur sensé. A l'égard des dates, il me seroit très aisé de fixer celles de quelques Faits intéressans, en ouvrant le Mémoire de Mr. Chouet, dont j'ai fait usage. Il nous apprend, par exemple, que la forme de nôtre Gouvernement n'a été établie que depuis l'année 1526, qui fût l'époque de l'Alliance de Genève avec les Cantons,

R 4

de

* Je me reproche, par exemple, de n'avoir point parlé de feu Mr. Mestrezat, grand Théologien, & bon Prédicateur, ni de Mr. Jean Sarrazin, à qui nous devons le *Citadin* ; Ouvrage écrit avec beaucoup de force & d'énergie, & où les Droits de la République sont soutenus avec véhémence, ni de Mr. Maris, qui a perfectionné la Machine, très ingénieuse, qui fournit l'Eau à nos Fontaines.

** C'est ainsi qu'un Savant très distingué crût que le Christianisme n'a été porté à Genève qu'au milieu du 15me. Siècle.

de *Berne* & de *Fribourg*; on y fit même depuis lors quelques changemens, occasionnés par la Reformation, qui assura nôtre Liberté spirituelle & temporelle. La Constitution de l'Etat ne fût donc stable que l'Année 1536. Ce fût alors, que l'on fixât le nombre du Conseil ordinaire à 25. Conseillers, en y comprenant les Syndics, le Trésorier, & le Secrétaire. On établit, en même tems, d'une manière plus permanente, le Conseil des *Deux Cent*, qui auparavant n'étoit appelé que le *Grand Conseil*. En 1530. on avoit déjà ordonné qu'à l'avenir le Conseil des Vingt-cinq seroit élu par le Conseil des *Deux Cent*, & que celui-ci seroit fait par le Petit Conseil. Ce fût encore, à peu près dans le même tems, que l'on établit le Conseil des *Soixante*; le tout à l'imitation de *Berne* & de *Fribourg*, dont on prit le Gouvernement pour Modèle, après l'Alliance qu'on venoit de faire avec eux.

Ces Faits, quelques importans qu'ils soient, n'entrent pas proprement dans mon plan; mon but, & je dois le déclarer, c'est de faire sentir qu'entre toutes les Nations de l'*Europe*, nous sommes un des Peuple le plus heureux & le mieux gouverné. On pourroit nous dire, à beaucoup plus forte raison, ce qu'*Euripide* disoit aux Athéniens, *O Attique,*

que, les Muses ont fixé chés toi la Paix, & la divine Harmonie; chés toi, Région chérie des Immortels, les Zéphirs qui rafraichissent les bords du Céphise, sont le soufle de la Mère des Amours & des Graces! Enfin, chés toi, Citherée & Minerve, en se couronnant de fleurs, ont laissé les tendres Amours & les Génies qui president aux Arts.

Le second Objet que j'ai eü en vüe, a été de montrer les Avantages que les Beaux Arts peuvent procurer à un Etat, & combien, en particulier, ils ont contribué à la prospérité de nôtre République. Croïons en un illustre Auteur; *La Religion, dit-il, doit aux Belles Lettres & à la Philosophie, l'afermissement de ses principes, les Souverains, l'afermissement de leurs Droits, combatus & violés dans les Siècles d'ignorance; les Peuples, cette lumière pure & générale qui rend l'Autorité plus douce, & l'Obéissance plus facile & plus fidèle.*

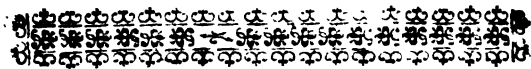
Mais dans cet Essai, je le repète encore, je ne fais qu'ouvrir la Carrière, *In magnis voluisse sat est.* J'avoüe que je laisse beaucoup de choses à dire à ceux qui ont plus de talens, de lumières, & de matériaux que je n'en ai. Pourvü que je puisse exciter l'émulation de mes Compatriotes, je suis content: Je ferai le premier à aplau-

applaudir à ceux qui feront mieux que moi. Et pourrois-je ne pas les féliciter de leurs succès, moi qui ai toujours nos grands Hommes devant les yeux ; moi qui aime à m'instruire dans leurs Ouvrages, & qui les regarde come mes Modèles ! Lors même qu'ils ne sont plus, & que la Mort & le Tems semblent avoir éfacés leurs Noms de dessus la Terre, je me plais à en rapeller le souvenir. Leur mémoire, qui m'est précieuse, seroit immortelle, si mon Cœur étoit éternel.

GENEVE.



ESSAI



E S S A I

SUR LES ANTITHÈSES.

C'est une Ombre au Tableau , qui lui donne du lustre.

DES PREAUX.

L'*Antithèse* est la Comparaison qu'on fait entre deux idées , qui paroissent semblables , mais qui sont pourtant différentes , ou qui étant semblables , paroissent différentes. Cette opposition fait mieux conoitre , & rend plus sensible la beauté , ou la justesse d'une Pensée , à peu près come la Lumière brille plus dans l'Obscurité.

Cette Figure aiant beaucoup d'éclat , & étant fort remarquable , on ne doit pas la prodiguer dans le Discours , parce quelle fatigueroit à la fin l'oreille , & l'attention , & qu'elle produiroit à peu près le même éfet dans la Prose , que le retour des mêmes Rimes dans la Poésie. On a reproché ce défaut à *Sénèque*. Quelques uns de nos plus célèbres Auteurs , come *Fléchier* , & le Père de *Neuville* , n'en sont pas exemts ; mais le choix des termes , & la beauté des pensées , fait que l'on est moins sensible à ce défaut. On ne peut cependant nier que l'*Antithèse*

ne soit un grand Ornement au stile, lors qu'elle n'est pas trop recherchée, & qu'elle se présente naturellement. J'ai dessein d'en donner ici divers exemples, quelques-uns tirés de nos meilleurs Ecrivains, & d'autres de mes petits Effais. Je ne les distinguerai point, afin de laisser au Lecteur la liberté d'en juger; le nom & la réputation des Auteurs ne décident que trop souvent de nôtre critique, ou de notre aprobation.

Je commence par une réflexion du célèbre *Pascal*, qui confirme ce que je viens de dire: *Ceux, dit-il, qui forcent les mots, pour faire des Antithèses, imitent ceux qui font de fausses Fenêtres, pour observer la simétrie.*

Je me propose de ne citer rien ici que d'utile, & de vrai; rien qui ne renferme un Sens digne de l'attention du Lecteur.

On nomme *Incrédules* ceux qui nient l'existence de DIEU, pour établir l'afreux *Néant*; & cependant ces *Incrédules* sont les Gens du Monde les plus *Crédules*. Ils prétendent être les seuls raisonnables, & ils donnent dans l'absurdité la plus grossière. Ils acordent à la Matière informe & passive, les qualités qu'ils refusent à la Suprême Intelligence. La Lumière, selon eux, fera sortie du sein des Ténèbres, & la Liberté sera l'Ouvrage d'une aveugle Nécessité; ce qui n'est que Désordre
&

& Confusion , aura produit l'Ordre & l'Harmonie ; ce qui est sujet au Temps , aura une Durée éternelle ; & le Hazard, qui n'est rien, aura produit toutes choses !

L'Homme , qui cherche la vraie gloire , ne cherche pas à abaisser les autres pour s'élever, & à les faire petits, pour paroître grand. Il ne se méprise pas soi même , dans le dessein d'être loué ; & ne prête point à l'Orgueil la livrée de la Modestie.

L'Adulation , souvent avare de son encens à la Vertu qui la condamne , le prodigue au Crime , qui lui applaudit.

L'Honête Homme vous tend la main , pour vous soutenir ; le Méchant vous tend des pièges , pour vous faire tomber.

Il en coute peut-être moins de soins & de peine , pour être véritablement honête Homme , que pour le paroître.

Il n'y a que deux moïens d'aquerir de la gloire , c'est de faire des choses dignes d'être écrites , ou d'en écrire de dignes d'être lues.

C'est profaner nos Eloges , que de louer dans les Méchans même , ce qu'ils ont de bon ; il est à craindre qu'à force d'admirer leurs Vertus , on ne méprise pas assés leurs Vices.

Un Prince équitable ne doit rien refuser de ce qu'on peut acorder , ni rien acorder de ce qu'on doit refuser. L'Injustice
blesse

blesse infiniment plus de Gens, que le Bienfait n'en oblige.

Un honête Home doit être indulgent pour les autres, & sévère pour lui même. Il y a des Gens qui se permettent tout, & qui ne pardonnent rien. Quand on méprise tout le monde, on n'est estimé de Personne.

Les Lettres rendent beaucoup plus aux Grands qui les protègent, qu'elles n'en reçoivent.

Plus on est élevé, plus la chute est grande. L'Ambitieux voit sans cesse une Epée nue sur sa tête, & un Abime sous ses pieds.

L'honête Home ne cherche point les Dignités; il se contente de les attendre; il les attend moins qu'il n'en est attendu; il va moins aux Honeurs, que les Honeurs ne viennent à lui.

Il y a des Juges, qui renversant l'ordre des choses, se font une occupation de leurs amusemens, & qui ne donent à leurs Charges, que les restes d'une Oisiveté languissante; ils réparent par un mortel assoupissement, les Veilles, qu'ils ont données à leurs Plaisirs.

Il y a des Prédicateurs qui renversent, par leur exemple & par leur conduite, ce qu'ils ont édifié par leurs Discours, dont les Pensées sont bones, & les mœurs mauvais &c. Ils ouvrent à leurs Auditeurs la route du Ciel, & se la ferment à eux mêmes.

La

La Chaire de Vérité ne doit pas être un Théâtre d'Amusement & de Vanité ; elle n'est pas destinée à flater l'Orcille , mais à toucher le Cœur ; à plaire , mais à instruire. Un Sermon ne doit pas être un brillant tissu de jolies phrases & de pensées ingénieuses ; il ne doit être rempli , que de Vérités solides & importantes. La noblesse de l'Expression doit répondre à la grandeur des Pensées. Le Prédicateur ne doit pas être un Déclamateur , mais un Apôtre. Il doit s'oublier soi-même , pour ne se souvenir que de sa Vocation. Il ne doit point parler le Langage des Hommes , mais celui de Dieu. - Le Salut de ses Auditeurs , le sien propre , la correction des Mœurs , la persuasion de la Vérité , doivent être son unique Objet , & le but de son Ministère.

Mr. de Lamoignon, dit l'illustre Fléchier, favorable à ceux qui méritoient sa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable, faisoit conoitre aux Bons , qu'il eût voulu les satisfaire, sans leur donner la peine de solliciter, & aux Méchans qu'il eût voulu les corriger, sans avoir le déplaisir de les punir.

Que le Monde honore come il voudra les Grandeurs humaines, Dieu seul est la récompense des Vertus Chrétiennes ; mais aussi

aussi terrible que clément, sa Justice renverse souvent, ceux que sa Bonté avoit élevés.

Si c'est le caractère d'un Sot, ou d'un Adulateur d'admirer tout; c'est le Caractère d'un Présomptueux de ne louer rien. Si vous n'ouvrez les yeux que sur les Vices & les Défauts des autres, ils les fermeront sur vos Vertus, & sur vos Talens.

Le Peuple, dit un grand Ecrivain, aussi inconstant que l'Onde, a son flux & son reflux, come l'Océan. Il passe subitement de la haine à l'amour; & renversera demain l'Idole qu'il a élevée aujourd'hui.

Le nombre des Ingrats diminue celui des Bienfaiteurs; mais ceux-ci mettent quelquefois un si haut prix à leurs Dons, qu'on n'a pas de quoi les paier; ils les rapellent si souvent, ils s'en souviennent si bien, qu'on est tenté de les oublier.

Le Tourbillon du Monde nous entraîne, & nous agite sans cesse. Comment pouvoir rester immobile sur une Scène toujours mouvante, & jouir du Calme au milieu de l'Orage? La multitude des Objets nous empêche d'étudier le seul qu'il nous importe de connoître; nous savons ce que font les Homes, & nous nous ignorons nous mêmes.

L'Etude qui devoit nous mener à la
Cer-

certitude, nous conduit au doute; le but semble s'éloigner, à mesure qu'on en approche; les Connoissances que nous aquérons ne fervent qu'à nous faire mieux sentir notre ignorance. Après avoir long-tems marché, nous revenons au point d'où nous sommes partis: Il vaut presque autant rester immobile, que de se mouvoir inutilement.

Le Magistrat n'est pas moins né pour obéir à la Raison, que pour commander aux Homes: Un Maître sans modération & sans équité ne viole pas moins les Droits de la Société, qu'un Peuple sans fidélité & sans soumission.

Quand on peut tout ce que l'on veut, rarement veut-on ce que l'on doit. Souvent pour mépriser la Science naturelle, on se jette dans l'admiration de la Nature, que l'on soutient incompréhensible; la Nature cependant n'est jamais si admirable, ni si admirée; que quand elle est connue. Il est vrai que ce qu'on fait est peu de chose, en comparaison de ce qu'on ignore.

Tel est capable d'arriver au plus hautes Connoissances, qui n'est pas propre à y conduire les autres. Il en coûte quelquefois plus à l'Esprit pour descendre, que pour continuer à s'élever.

Arrivé jusqu'au faite, il aspire de descendre,

dit *Corneille* , en parlant d' **AUGUSTE**.

Que gagte-t'on , par des Conversions forcées. On croit faire des Fidèles, & l'on ne fait que des Hipocrites. Quand on est capable de trahir sa Religion & son Dieu , on ne l'est pas moins de trahir son Prince & sa Patrie. Peut-on ramener à la Vérité, par des moïens indignes d'elle , & que le Mensonge n'a employés que trop souvent ? Doit-on punir une Erreur involontaire , par des Tourmens, par un Crime volontaire.

Les Empires se heurtent & se précipitent ; une Génération succède rapidement à une autre. Les Homes s'envolent les uns sur les autres , & disparoissent. Cependant , nous nous atachons à cette Vie courte & fugitive , come si elle étoit éternelle. Nous ne pensons presque jamais à la Mort , qui est certaine , & nous fixons nos regards sur des Objets passagers & fragiles , qui s'évanouissent come une Ombre.

Pour l'Ambitieux , le Calme est insupportable ; le Soleil ne s'élève que dans les Nua-ges , & ne se cache que dans la Tempête : Sa Navigation dans ce Monde n'est plus un Voïage , mais une Tourmente , qui ne finit que par le Naufrage.

Il vaut mieux perdre sa Vie avec honneur , que de la conserver par une infamie.

Il y a une sorte de douceur à voir lever & coucher le Soleil, dans un repos philosophique ; à considérer dans le sein de la tranquillité toute la Nature en mouvement ; à contempler, depuis le Rivage, le Vent impétueux des Passions, & l'agitation des Mortels ; à voir d'un côté, des Montagnes couvertes de Neige, & de l'autre des Prairies vastes & riantes, des Parterres semés de Fleurs, & des Arbres chargés de Fruits. Cela fait un Contraste, & une Décoration variée, qui vaut bien la plus belle de l'Opéra.

En citant ces Antithèses, dont la plupart sont des Maximes, j'ai pris garde qu'il y a quelques Règles à observer, pour les rendre exactes. Il me sembla qu'on doit éviter de multiplier les Objets, & sur tout ceux qui n'ont entr'eux aucun rapport. Ce seroit un défaut de commencer l'*Antithèse* par les termes & les figures qui caractérisent un Incendie, & de finir en peignant un Naufrage. Outre l'unité & l'harmonie dans les Pensées & dans le Tableau, pour le rendre vrai, agréable, & régulier, on doit fuir la Déclamation, & les Jeux de Mots, & même trop d'harmonie dans les Membres d'une même Période.

Le Contraste est permis dans l'*Antithèse*,

& en fait la beauté ; mais ce seroit un grand défaut , de tomber dans la contradiction , & de faire un même Home , avare & libéral , méchant & Home de bien. Ce passage subit du blanc au noir blesse le Goût & la Vérité. Il me semble cependant que Mr. l'Abé *Raynal* , n'a pas observé ces Règles dans quelques Ouvrages où il prodigue l'Antithèse. Il fait , par exemple de *Guillaume III. Roi d'Angleterre* , dont le Génie actif remuoit toute l'Europe , un Prince pesant & presque imbécile.





L E T T R E

Au SPECTATEUR, sur l'Education à la Mode.*

*Doctrina sed vim promovet infitam
 Rectique cultus pectora roborant
 Utcunque defecere mores
 Dedeçorant bene nata culpo*

H O R A T.

M O N S I E U R.

L Es Auteurs polis de l'Antiquité ont souvent observé, que les avantages d'une bonne Education ont toujours été regardés come indispensablement nécessaires à ceux qui veulent entrer dans le Monde, & s'y pouf-

S 3

* Cette Satire ingénieuse, où règne une fine Ironie, nous a paru propre à faire sentir le ridicule de ceux qui s'attachent à l'Education, qui a pour unique Objet, les Exercices du Corps, les Usages du Monde, le Jeu, la Frivolité, pendant qu'ils négligent l'Education solide & essentielle, qui tend à éclairer l'Esprit, à remplir le Cœur de Sentimens, à orner l'Ame des Vertus chrétiennes & philosophiques, qui seules peuvent rendre les Hommes heureux. Elle est tirée d'une Feuille périodique, qui paroît tous les Samedis à Londres, & qui pourra nous offrir de tems en tems, des Morceaux utiles & dignes de la curiosité de nos Lecteurs.

pouffer dans la Carrière des Honeurs, des Richesses & du Savoir. Plusieurs Traités, écrits sur ce fujet, prouvent ce que j'avance ici.

De quelque couleur, que vous puiffiez teindre une Laine auffi blanche que la Neige, elle tiendra toujours quelque chose de fon premier état. En vain tâcherés vous, par des teintures réitérées, de faire difparoître la Couleur originale, elle fera toujours partie de la nouvelle composition en dépit de tous vos foins. C'est ainfi, que le bleu teint en jaune, devient vert, & conferve fes droits, dans une nouvelle teinte.

Il en est de même de l'Âme. Les penchans, qu'elle a une fois pris, ne peuvent fe changer que bien difficilement; & quoique nous puiffions varier fon caractère, par mille qualités nouvelles, cependant il ne fera point d'Action importante où nos premières inclinations n'exercent leur influence. Voilà la raifon pour laquelle je crois, que les Parens ne fauroient trop fe hâter, ni être trop foigneux d'imprimer, dans les Ames encore tendres de leurs Enfans, les véritables idées qui doivent les guider dans cette Vie.

Serons nous fi fcrupuleufement attentifs, dans l'Inoculation de la Petite-Vérole, à choisir des Sujets bien constitués, pour
en

entirer le principe contagieux ? Prendrons nous tant de précautions , pour préserver la santé & la beauté de nos Enfans , come des biens qui doivent les aider à se marier plus avantageusement ; & n'aurions nous point de honte de négliger totalement cette Education , qui convient si fort à un Siècle aussi éclairé que le nôtre ?

Le Mauvais Goût dans la manière de s'habiller a empêché plus de gens de faire fortune , que le Savoir n'en a avancé , du moins selon mes Observations , & de mauvaises manières sont certainement beaucoup plus nuisibles que la qualité de mauvais Patriote ou de mauvais Chrétien.

Il est donc manifeste , *Monsieur* , que la Mode de l'Education doit changer selon celle du Tems , & come l'ancien Goût , dans les Habits , n'est actuellement plus de mode , & est tourné en ridicule par le Monde poli , la Méthode de l'Education doit se conformer aussi au Goût régnant ; les anciens Usages doivent être abolis , pour faire place à de meilleures Découvertes , & à des Manières plus agréables.

Qui ne riroit pas de voir un Jeune Home , dans un Jour de Naissance , porter une Fraise & un Chapeau détrouffé , avec un grand Plumet , come HENRI VIII. dans la Tragédie

de *Shackespear*, ou de le voir arriver au Lever du Roi, avec un Pourpoint & des Botes pareilles à celle du Chevalier *Falsfaff*!

Cet Edifice élevé de Cheveux, que portoient les Dames, il y a environ 100. ans, exigeroit, s'il revenoit à la mode, des Chaîfes & des Caroffes d'une nouvelle forme, & quelle figure ne feroit pas une Femme, qui entreroit dans l'Appartement du Roi, avec une circonférence qu'on ne pourroit parcourir dans moins de 60. secondes? Puis donc que le ridicule est si frappant, dans tout ce qui regarde l'ajustement & l'extérieur; c'est un motif qui nous engage naturellement à considérer de la même manière ses effets, dans ce qui a rapport à l'Ornement de l'Esprit.

N'est il donc pas bien évident, *Monsieur*, qu'un Jeune Home, ou une jeune Demoiselle, ne peuvent pas mieux entrer dans le Monde, avec les anciennes & ridicules Idées d'Honneur, de Savoir, de Probité, de Vertu, de Chasteté, & de Bon Sens, que dans un Bal, l'un habillé come un Portrait de *Vandy*, & l'autre avec sa Chevelure à triple étage? N'est-il pas vrai, que dans les deux cas, on auroit un air également campagnard, & qu'on doneroit une aussi mauvaise opinion de son goût, par de telles Idées, que par son Ajustement? Permettés moi

moi donc, *Monsieur le Spectateur*, de vous prier de vous adresser aux Persones, qui sont en place, pour les exhorter à faire une Loi, qui condamne à être brûlés par la main du Boureau, tous les Livres qui renferment les vieilles Maximes d'Education, depuis la *Ciropédie*, jusqu'au *Telémaque* de l'Archevêque de *Cambray*, sans oublier le *Vieux Spectateur* (dont j'espère que vous ne suivrés pas la méthode) & Mr. *Locke*.

Il est un autre Livre, qui ne pourroit aussi que nuire infiniment à l'Education moderne, s'il atiroit l'attention des Dames; je veux parler du Roman de *Clarisse*. Ouvrage destructif des bones Mœurs, s'il en fût jamais. Celui du Chevalier *Grandison* n'est pas moins dangereux: Il paroît, par les 4. premiers Volumes, que son but est encore, come dans les Anciens, d'encourager la Vertu; ce qui ne peut qu'arrêter considérablement les progrès de la Politesse: Aussi voudrois-je sincèrement que ces honêtes Libraires d'*Irlande*, au lieu de faire, come ils ont fait, les Pirates, pour l'impression de ce Livre, en eussent acheté le Manuscrit & l'eussent jetté au feu. Je ne saurois assez m'étonner, je l'avoüe, qu'il y ait des gens qui osent écrire, quoiqu'ils ignorent absolument la belle Nature. Cette audace doit nécessairement

rement retarder les progrès des belles Manières & d'une élégante Education , & augmenter, dans le Monde, le nombre des Novices & des Idiots.

Le principal Objet de tous les Parens , Gouverneurs & Précepteurs , devrait être de former la Jeunesse aux manières les plus propres à la pousser dans le Monde ; & en conséquence, tout ce qui est contraire à ce grand but , devrait être abrogé , come les Loix tombées en *désuétude* ; en particulier depuis qu'on a fû dissiper les ténèbres que la Religion Chétienne avoit ci-devant répandu sur ce Roïaume. Il ne devrait point être permis de mettre devant les yeux de la jeune Noblesse , des Maximes , qui come autant d'épouvantails , rompent le cours de leurs Saillies , énervent leur Génie , & fournissent à de vieux Radoteurs ou des Esprits rétrécis, des sarcarnes sur le tems & les usages présents, dont ils ne sauroient comprendre l'excellence.

Quelle est la Mère sensée , qui n'aimera pas dix fois mieux entendre dire, que son Fils ou sa Fille sont ceux qui ont le mieux dansé à la Cour , que d'entendre dire , ou que son Fils est le meilleur Etudiant de l'Université , ou que sa Fille est la mieux instruite de ces choses qui sont propres à la rendre une aimable Fille & une Fille estimable ?

Un Jeune Home, qui fait faire des Armes, danser, monter à Cheval, & jouer, est aussi bien reçu dans toutes les Campagnes que la Personne la mieux élevée; il sent ses Talens, & se présente en conséquence, avec cette assurance & cette liberté qui distinguent un Home de la foule, tandis qu'un autre, qui n'a que du Savoir, rempli de son Grec & de son Latin, entre avec un air humilié & aussi décontenancé qu'une Grue. Il ignore absolument, & le Ton de la Cour, & les Nouvelles du Jour. Aussi n'est-il pas surprenant que tout le monde l'évite.

Je voudrois donc, *Monsieur le Spectateur*, par une suite de mon attachement pour le Genre Humain & pour la Génération nouvelle, déraciner cette pernicieuse habitude d'élever la Jeunesse dans les Opinions surannées de Vertu & de Savoir; elles ne feroient manquer de nuire à leur avancement dans le Monde. Je voudrois aussi rectifier les Idées des stupides Parens, qui préfèrent une Fortune modérée & un Cœur honête à l'Opulence & aux Honneurs, & qui, guidés par leurs préjugés, veulent ressusciter, en faveur de leurs Enfans, des Principes abandonés.

C'est pour réussir dans ce Projet, que je profite de la première occasion de vous exposer

ser, pour l'utilité publique, le Plan d'Éducation qui est suivi par le plus beau Monde, & que je ne découvris que hier. Je me crois indispensablement obligé de répandre cette Découverte, à l'aide de votre Papier; je la regarde come le moien le plus efficace de mettre la Jeunesse Angloise en état d'avancer également le bien de la Patrie & sa propre utilité; ce que ne sauroient assez desirer tous ceux qui s'intéressent à nôtre heureuse Constitution.

La Méthode, que je propose, a cet avantage distingué, qu'elle n'exige pas de grands Talens. Bien différente en cela du Portrait que Milord *Bolingbroke* nous trace d'un Roi Patriote, dans lequel il réunit plus de qualités, que tout le Genre Humain n'en renferme. Mais venons à la manière dont j'ai fait l'heureuse découverte, de laquelle je vous ai promis de vous rendre compte. De retour à *Londres*, après un séjour de quelques années en Campagne, je me rendis d'abord chez Miladi *Dainti*, pour lui rendre mes devoirs, ainsi qu'au jeune Lord son Fils & au reste de sa Famille.

Je dois vous dire, que cette Dame a quitté la Campagne d'abord après la mort de son Mari, & qu'elle réside constamment à *Londres*, depuis six ans, pour s'apliquer avec plus

plus de soin à l'Education de ses Enfans , & d'une manière , comme elle le dit elle-même, qui répond à la splendeur de leur Rang.

En entrant dans la Chambre , je trouvai Miladi assise, aiant un Livre en main ; le jeune Lord, qui est âgé de 12. ans, son Frère & ses deux Sœurs, étoient tous assis autour de la même Table.

Milady *Dainty*, à qui je rendis d'abord mes premiers devoirs, s'empressa de venir à moi. La vue de son Livre me fit bientôt conclure, qu'elle lisoit à ses Enfans quelques Leçons instructives, pour affermir leurs pas dans la route de la Vertu & de l'honneur, où leurs Ancêtres ont si glorieusement marché, depuis plusieurs Siècles.

Les premiers Complimens étant faits. *Vous êtes sans doute, Madame, lui dis-je, occupée à instruire votre Fils & vos autres Enfans, dans quelque chose d'utile; j'en juge par le Livre que vous avez en mains: Qu'il seroit à souhaiter que toutes les Dames imitassent cet Exemple!*

Mr. *Heart Good*, me répondit-elle, vous avez deviné juste. L'Education de nos Enfans doit être notre premier soin, & s'il y a quelqu'un qui soit capable de manquer à un devoir aussi important, il est sûr qu'il n'y a rien à attendre d'ailleurs de bon. J'ose me
pre-

promettre, que quand vous aurez ouï tout ce que je fais en faveur de mes Enfans, vous m'acorderez vôte aprobation. A ces mots, je fis une inclination de tête. Je dois vous dire, *continua t'elle*, qu'à mon arrivée en Ville, je cherchai d'abord à conoitre la meilleure Compagnie: C'est une précaution que fans doute vous louerés. *Sans doute*, Madame, lui dis-je. Vous savez, reprit-elle, qu'il n'y a qu'un bon ton à doner à ses Enfans & une seule bone manière de se présenter dans le Monde. C'est pour cela que je n'ai rien négligé pour faire conoissance avec Milord & Milady *Whifle*, le Chevalier *Tiptoe*; qui a réfidé long-tems en *France*; le Comte de *Lillyhand*, le Marquis de *Bons Mots*, & plusieurs autres de la meilleure Compagnie. Ce font ceux que j'ai le plus consulté; comé les perſones qui font certainement les plus capables de me diriger dans l'Education de mes Enfans, & fut tout de Mylord *Dainty*.

Je ne m'en fuis pas tenu à ces Personages respectables; j'ai consulté aussi un Théologien, qui est l'Home de tout le Clergé qui peut aspirer avec le plus de fondement à un Evêché. Je joue ordinairement avec lui chez Milady *Fadle*. Il est de l'avis de tous ces Messieurs, que j'ai déjà nommés; mais il m'a conjuré de ne pas parler de son aprobation;

tion , parce que, dit-il, il y a parmi mes Confrères plusieurs de ces têtes pesantes & de ces vâes courtes, qui ne peuvent pas sentir l'évidence de ce que vous me faites l'honneur de me dire. Croiriés-vous bien , *Madame*, qu'il y a dans ce Roiaume des Eclésiastiques par centaines, qui meurent de faim , dans l'espérance de parvenir à des Bénéfices par l'ancienne méthode de prêcher & d'officier eux-mêmes ? Une partie de ces gens-là s'imaginent , que la bonne Compagnie ignorera une conduite aussi absurde , & l'autre agit par un principe d'obstination , & par une mauvaise éducation , qui nous fait pitié, à nous qui savons nous élever par des Talens supérieurs & par nos liaisons avec les Grands. Milord de *Bons Mots* m'assûre , que le tems le plus mal employé est celui qui est consacré à étudier deux Langues anciennes , de l'une desquelles on n'entend pas la moitié, sans qu'on entende beaucoup mieux ceux de l'autre, & dont le sens de toutes les deux, est absolument perdu pour nous : Ainsi, *Madame*, me dit il , que Milord vôtre Fils après ne assez d'*Italien*, pour entendre un *Opéra* , cela lui donera un air au dessus du comun , lui procurera le brillant des saillies , & la promptitude des reparties ; du reste il ne fera pas mal de les préparer sans sa Bibliothèque,

pour

pour les amener ensuite à propos dans la Conversation. Rien de plus aisé à faire pour nous autres Seigneurs, qui, comé vous le savez, avons le privilège de donner le ton. Milord & Miladi *Whistle* ont eû l'extrême bonté de donner eux mêmes, tous les après midi, des Préceptes à mes Enfants, sur tout ce qu'il y a de plus important. Je me flaté que, ni eux, ni moi ne nous rendrons jamais coupable d'une ingratitude aussi noire, que celle d'oublier un service si signalé. Pourriés-vous, *Madame*, nous croire coupables d'un tel excès d'ingratitude ? s'écria le jeune Lord.

Le Comte de *Lillyband* m'assûre, qu'on remarque constamment, que tous ceux qui ont étudié à l'Université sont ceux qui ont le moins réussi dans le Monde. Par exemple, m'a-t-il dit plusieurs fois. Pour moi je n'ai jamais rien lu que les Papiers du jour & les Brochures, & en voila assez pour empêcher la Conversation de languir; cependant j'ai un des meilleurs Postes du Roiaume, tandis que Milord *Steady*, qui a usé sa vue sur les Livres n'a & n'aura probablement aucun Emploi de sa vie. Mais j'oublie, me dit Miladi *Dainty*, en se reprenant, de vous rendre compte de la Nouvelle Méthode d'Education. Vous savez bien, *Monsieur*
Heart.

Heartgood, que perſone ne peut voir la bone Compagnie ſans jouer, & que ſans la bone Compagnie il eſt impoſſible de donner à la Jeuneſſe une belle Education: Etant donc réſolüe à me conſacrer toute entière à ma Famille, il ne fera jamais dit, que j'aie négligé ſon Education; je veux ſoutenir le caractère de la meilleure des Mères, & m'aquiter envers mes Enfans de ce que je leur dois; c'eſt une gloire dont je me pique, & c'eſt par cette raiſon, que je me ſuis donné des peines infinies pour les inſtruire dans tous les Jeux de cartes, qui ſont à la mode dans le Monde poli. Le Livre, que j'ai en mains, eſt l'Ouvrage du plus grand Génie que l'Angleterre ait jamais produit, Mr. *Hoyle*. Cet Home eſtimable a été d'un plus grand uſage à toute nôtre Nobleſſe, que tous les Livres qui ont été imprimés depuis 10. ans. C'eſt uné pitié, qu'il ne ſoit pas d'avantage lû, cet excellent Livre, qui ſera encore adoré, lors que les *Speſtateurs*, les *Babillards* & les *Mentors* ſeront oubliés. Mais revenons à mon Sujet; je vous dirai donc qu'après avoir enſigné à mes Enfans la valeur & l'uſage des Cartes, je leur fais apprendre par cœur les Oeuvres de ce grand Home. Milord, à qui toute autre ſorte d'études fait mal à la tête, apprend ceci avec la plus grande

284 *Journaux Littéraires*
grande facilité & s'en souvient de même. Les Cartes étant données, je prens mon Livre, & parcours celles que chacun a en main; après quoi je dis de jouër; J'observe alors coment chacun d'eux s'en aquite; je corrige les fautes, selon les principes de mon grand Auteur; je done des raisons, je recapitule, je montre come chaque coup auroit pû être mieus joué, & par-là, je perfectione leurs talens; car graces au Ciel, ils en ont, sans cela ce seroit bien se flater en vain que d'espérer que leur Esprit feroit quelques progrès: C'est ainsi que je les forme pour la bone Compagnie & pour le Monde.

'Aprochés, dit en suite Miladi *Dainti* à son Fils, & ouvrant le Livre de *Hoyle*, voions coment vous joueriés le Jeu que je vais vous lire? A quoi le Jeune Home répondit avec plus de facilité qu'un Enfant de Campagne ne récite les X. Comandemens à l'Eglise. Vous voiés, *Mr. Heartgood*, me dit-elle, avec un souris d'aplaudissement, que je n'ai pas perdu mon tems, mais prenés, je vous suplie, le Livre, & interrogés le vous même, vous pourriés peut-être vous imaginer que je l'ai fait répondre sur un endroit qu'il entend mieus que tous les autres, pour faire briller son savoir.

Je pris alors le Livre, & faisant semblant de lire : *Combien y a-t-il de Comandemens, Milord?* dis-je au jeune Seigneur : *De Comandemens Monsieur ? Sans doute que ce Monsieur*, dit-il en se tournant vers sa Mère, *veut parler de Matadors : Je ne me rapelle pas que Melle. Hoyle parle de Comandemens : Fort bien*, s'écria la Mère, affectant de rire, *vous êtes le plus petit comique petit Corps du Monde : Coment est-ce que de telles choses peuvent vous venir dans la tête ? Vous avez bien raison, Mon cher, ce sont des Matadors. J'ai bien pensé que Monsieur vouloit railler le jeune Lord.*

My lady Dainty m'aprit ensuite, que le Chevalier Tiptoe l'avoit convaincüe, qu'il falloit empêcher, avec grand soin, que les Enfans n'entendissent parler d'Esprits, de Comandemens & d'autres Idées de cette sorte, de peur que leurs Esprits n'en contractassent une rouille, qui ne s'en iroit plus de toute la vie. J'ai exactement suivi cet avis, dit-elle : C'est le Vulgaire qu'il faut réprimer par la crainte; mais pour les Gens du Monde, les Esprits libres & hardis, étouffer leur Génie, par ces notions puériles, c'est un des plus mauvais usages qui puisse avoir lieu dans un País libre. On a vû plus d'un Génie naissant, que ces impressions ont

détruit ; aussi mon Théologien m'a-t il dit, lorsque je lui ai demandé son opinion, qu'on pouvoit bien laisser toutes ces choses.

C'est ainsi, *Mr. Heartgood*, que j'éleve mon Fils ; vous voies bien qu'instruit de bonne heure dans tous les Jeux, & formé par les soins du Marquis de *Bons-Mots* & du Chevalier *Tiptoe*, il ne fauroit manquer d'être bientôt introduit parmi les Jeunes-Gens du Café de *Whithe* & de là dans le Ministère ; car c'est de cette Société, que plusieurs Grands Homes sont fortis. Voilà, *Monsieur le Spectateur*, qu'elle est la Nouvelle Mode d'Education : J'espère que vous voudrez bien la faire imprimer & mériter par là la reconnaissance du Public, qui ne fauroit que vous favoir le plus grand gré de mettre la jeune Noblesse, qui n'a pas encore ouï parler de cette Méthode, dans la route qui conduit à être utile & à soi & à sa Patrie.



E X A M E N

*Des idées de Mr. DE VOLTAIRE , sur les
preuves du Déluge Universel.*

A MESSIEURS LES EDITEURS.

DANS tout ce que j'ai vû, MESSIEURS, de Critiques des Ouvrages de Mr. DE VOLTAIRE, j'ai ressenti une joie secrète ; de la justice qu'on rendoit à ses Poësies. Ces louanges, si bien méritées, faisoient, en quelque sorte, renaître la douce satisfaction que j'ai si souvent éprouvée, en lisant ce grand, ce sublime, ce laconique, cet énergique Poete.

Je m'atendois que quelques-uns de ces Critiques relèveroient plusieurs idées de sa Philosophie. Le VI. Volume de ces Ouvrages *, m'a frappé dans un si grand nombre d'endroits, que je suis surpris du silence de tant de Personnes qui ont relevé les idées, les sentimens, & même les écarts de ce grand Home.

Voici quelques uns des endroits qui m'ont le plus frappé.

Oserois-je le dire ? la Candeur Helvétique le permet. Le Grand *de Voltaire* le paroît moins, dans la plûpart de ses Réflexions, sur les preuves que divers Savans ont donné d'un Déluge universel.

Il se seroit moins peiné à chercher de pareilles défaites, pour éluder les Documens que nous avons de ce grand Evénement, si, come moi, il eut été à portée de fouiller dans l'Arcine, sur une haute Montagne, éloignée des deux Mers, de 80 & 100 lieues, & de ramasser de sa propre main, des Coquillages de Mer par centaines, dans de petits quartiers de six à dix pas en longueur & largeur. Terrains qui n'ont visiblement pas été remués depuis le Déluge.

Mr. *de Voltaire*, dira-t'il, que les *Pélerins* qu'il prétend * avoir porté un *Turbot* dans la *Hesse*, & un *Brochet*, sur les *Alpes*, ont passé dans mon quartier, qu'ils y ont fait halte, qu'ils ont vuidé leurs besaces pleines de *Huitres*, qu'ils les ont mangées ; forts fraiches sans doute ; & qu'ils ont jetté les Coquillages, à vingt pas d'un côté, & à deux cent pas de l'autre côté de la grande Route ?

Mes *Huitres* pétrifiées n'ont jamais été ouvertes. Je les ai trouvées entières, en bon état & bien fermées,

* Tom. VI. p. 2.

Tentera-t-on d'esquiver encore le Déluge , en prétextant, que les *Huitres* étoient gâtées , comme le *Turbot* & le *Brochet* ; que les *Pèlerins* en aiant goûté , les aiant trouvé altérées , ont vuidé leurs *Befaces* , sans ouvrir les *Huitres* ?

Cet amas de *Coquillages de Mer* , dans de si petits quartiers , ne me paroît pas pouvoir être mis à la charge des *Voyageurs* , ni du nombre innombrable de *Pèlerins* revenus des *Croisades* , qui porta son *Argent* dans la *Terre Sainte* , & en raporta des *Coquilles* *.

Que l'*Histoire de l'Ancre de Vaisseau* , trouvée sur les *Montagnes de la Suisse* , soit vraie ou *Fabuleuse* ; ** j'entre parfaitement dans l'idée de *Mr. de Voltaire* , qu'elle ne prouve point un *Déluge universel*.

On nuit infiniment à la *Vérité* , lorsqu'on veut l'établir par de mauvaises raisons.

Je n'irois point non plus chercher cette *Ancre* ; dans les *petits Ports du Lac de Geneve*. †

Mr. de Voltaire est actuellement à portée de voir , qu'il n'y a sur ce *Lac* que quelques *Brigantins* , qui aient des *Ancre*s ; que les *Bateaux subalternes* n'en ont aucune , & que l'établissement des *Brigantins* sur ce beau *Lac* , n'est pas fort ancien. Avant qu'il y en

T 4

eût

eût, il n'étoit pas question d'Ancre sur les petits Bâteaux des *petits Ports* indiqués.

De quelque lieu qu'on ait pû apporter cette Ancre trouvée sur une Montagne de la *Suisse*, elle ne fera jamais pour moi une preuve du Déluge.

1°. Parce que la Navigation ne paroît pas avoir été connue avant *Noé*.

2°. *Tubal-Cain* a été premier Maître Forgeron. Si les Générations de la Race de *Cain*, ont jouï d'une Vie aussi longue que celle des Descendans de *Seth*, ce premier Forgeron étoit Contemporain de *Methuséla*, qui est mort l'Année du Déluge, & qui a vécu six cent ans avec *Noé* son Petit Fils. *Tubal-Cain* a pû mourir dans le Déluge.

Il n'est pas à présumer, que ce premier Forgeron ait débuté par fabriquer des Ancre. Sans doute qu'il forgea plutôt les instrumens les plus nécessaires à la Vie, & sur tout à l'Agriculture. C'est beaucoup, s'il a pû suffire à tirer le Fer des Mines, à le préparer & à forger pour *Noé*, & pour tous ceux qui travailloient avec lui, les Haches, les Scies & toute la Ferraille nécessaire pour la construction du prodigieux Bâtiment de l'Arche.

D'ailleurs, on n'a pas inventé sitôt les Machines nécessaire à la Fabrique d'Ancre, dont

dont la grosseur auroit dû être proportionné à cet énorme Bâtiment. De pareilles pièces ne se forgent pas à bras.

3°. Je ne crois pas non plus que *Noé* fit forger des Ancres, ni filer des Cables ni faire des Cabestans pour en pourvoir son Arche. Ce Patriarche avoit une Ancre parfaite, qui seule lui suffisoit. Sa ferme *Espérance* en Dieu, effet de sa Foi vive, & de sa confiance dans la Puissance infinie & dans la bonté immense du Dieu Créateur qu'il connoissoit, qu'il croioit & à qui il obéissoit depuis 6. siècles, & sur tout depuis plus d'un siècle, par la pénible Fabrication de l'Arche; sans s'embarasser d'Ancres ni de Cables, *Noé* laissa flotter son Arche à la garde de Dieu, sans Mâts, sans Voiles & sans Gouvernail. Ce Grand Dieu étoit la parfaite Bouffole de ce Patriarche, une Ancre dont il connoissoit la fermeté.

Chés moi, tout n'est pas preuve d'un Déluge universel.

J'ai un *Haneton* pétrifié, qui a conservé la couleur de ses ailes. Je ne le crois pas venu de la Terre Sainte, où il y a des *Ubecs* & des *Hanetons*. Annuellement, nous voyons ici de ces derniers.

Mais si, sur cette haute Montagne, à peu près la Sibérie de ma chère Patrie, je trou-

vois un *Urbec* pétrifié, je ne balancerois pas à regarder cette petite Pièce, come une preuve d'un Déluge, qui seroit survenu, dans la Saison que les Vignes comencent à pousser des feuilles.

Je n'envisage pas sur ce pied l'Ancre dont il est question. A cet égard, je me felicite de pouvoir penser come Mr. *de Voltaire*. Avec lui, je doute fort, * *qu'il y ait eü de Vaisseau qui füt amarré en Suisse avant le Déluge*. Abandonnons donc nôtre Ancre, & laissons la, sur la Montagne où elle a été trouvée; ou qu'elle soit la proie du Suisse qui l'a découverte. Elle n'aura pas d'autre usage pour nous.

Mr. de Voltaire demande, ** *Ces Coquilles prouvent-elles, que tout l'Unüers a été bouleversé de fond en comble?* Examinons ces deux idées.

Cette Question s'adresse aux divers Auteurs, qui ont crü ce bouleversement total. A mon avis, ils ont fort exagéré.

Le but du Déluge n'étoit pas *de bouleverser la Terre de fond en comble*, mais simplement de submerger Gens & Bêtes.

Dans le Déluge, il arriva en grand, ce que nous voions en petit, dans ce qu'on nomme une fonte de nuées.

En ce cas, les Eaux creusent des Ravines; les Terres, Sables & Pierres mouvantes

* Pag. 3, ** Pag. 4.

vantes font emportées ; les Vignes ruinées ; selon la disposition du terrain ; les Champs font couverts de Sable & de Pierres ; des Côteaux opofés à l'impétuoſité des Torrens, font fapés, minés, éfacés. Le Quartier n'eſt pas reconoiſſable.

Tel fût l'éfet du Déluge ; mais au ſuperlatif, & proportions gardées. La ſurface de la Terre fût changée. Non, que les Rochers & les Montagnes fuſſent emportés & tranſplantés ; mais dans les commencemens de cette affreufe cataſtrophe, ce que les Torrens, plus & moins impétueux pouvoient enlever de Terres, de Sables, de Pierres, fut entraîné ; ce qu'il y avoit de Terres & de Pierres muables dans les pentes des Montagnes fût emporté ; Fonds & Vallées furent comblés, en tout ou en partie. Dès les premiers jours, ſi les Eaux ſe fuſſent retirées, la ſur-face de la Terre n'eut pas été reconoiſſable.

Dans le fort du Déluge, & pendant l'Année que les Eaux ſe ſouſtinrent, les Vents ne furent pas renfermés dans la Caverne d'Eole, ſans doute, ils eurent leur cours naturel.

Il ne faut pas chercher miſtère par tout. Il y eût Miracle évident, pour procurer cette quantité immenſe d'Eau ; pour arrêter le débordement, & pour diſſiper la ſurabondance des Eaux ; mais, au reſte, je

crois que la Nature eût son cours. • Dès le quarantième jour, Dieu fit cesser le Débordement par un gros Vent. Ensuite, les Vents, plus & moins impétueux *racommodèrent*, ce que la chute si abondante & si subite des Eaux avoit si fort dérangé de la surface de la Terre. Voici de quelle manière je me l'imagine.

Je n'y étois pas. Mais, ce qui se fait selon le cours ordinaire de la Nature peut-être conçu; & j'indiquerai les raisons que j'ai de le penser ainsi.

Les Terres, les Sables, remués d'entrée, nagent dans les Eaux & y sont soutenus par l'éfet des Vents plus & moins violents. Quelques fois,

. . . . *Fuivit ætus arenis.*

L'Orage se calme un peu. Les Pierres, l'Areine, le Sable se précipitent les premiers. Ensuite, il se fait une couche d'Argille, de Marne, ou de Terre grasse, dans les Quartiers où les Eaux en sont chargées. La bone Terre fertile étant la plus légère, se précipite la dernière, & forme la Couche supérieure. Chaque Couche est plus & moins épaisse, à proportion du plus & du moins d'agitation dans les Eaux, & à proportion de ce qu'elles étoient plus & moins chargées dans chaque Quartier.

De-là

De-là , les vastes Déserts , Sabloneux. La pesanteur des Sables les fait précipiter au premier calme. L'agitation des Eaux recommençant , emporte ailleurs les Terres grasses & les Terres fertiles qui flotoient encore dans ces Eaux. Elles sont remplacées par d'autres Eaux déjà déchargées de tout leur limon. Il ne retombe aucune Terre sur ces vastes Campagnes de Sable , elles restent telles , & le seront jusqu'à la fin du Monde.

Les Eaux bourbeuses , qui étoient auparavant sur ces vastes Déserts sabloneux , aiant été chassées par les Vents , dans des Quartiers , où d'autres Eaux s'étoient déjà purifiées , s'y déchargent. De là , les différentes Couches de terres de diverses couleurs que l'on trouve en tant de Quartiers , rangées en plusieurs Lits distincts. De là , ces Pierres grises , qui résistent si bien au feu , que l'on voit éparées dans nos Cantons , & dont on ne trouve pas de Carrière à quatre vingt & cent lieues à la ronde. De là , ces Champs maigres , qui n'ont de Terre fertile , qu'autant que la Charuë en peut remuer , & qu'on ne peut engraisser pour long-tems , parce que le dessous est pur Sable & que l'engrai s'y filtre. De là ces Marais , dont la surface est d'excellente terre , qui , étendus
sur

fur des Terres grasses, font croupir les Eaux & rendent le terrain toujours marécageux. De là, ces excellents Champs impaïables, qu'on peut labourer anuellement sans y mettre d'Engrais, abondans en terre très fertile, parce qu'ils sont dans des fonds, où les Eaux étoient moins agitées; le meilleur Limon y a été déposé en abondance.

Toutes ces différences ont été occasionées par les divers mouvemens des Eaux, pendant la durée du Déluge.

Tout cela prouve, qu'il y a eû un bouleversement très considérable, mais non pas une subversion, à transplanter les Rochers & les Montagnes.

Je prie Mr. de *Voltaire* de ne pas regarder ce que j'avance, come si c'étoit un système. Ce n'est point une simple Hypothèse. Elles lui font peine, & avec raison, lorsque ce sont des spéculations hazardées.

Cependant, souvent, dans ses *Traités Philosophiques & Astronomiques*, il lui échape de spéculer.

Il me paroît, que tout Home qui pense, ne peut se dispenser de conjecturer, dès qu'il cherche des Vérités, ou cachées, ou contes en partie, ou problématiques.

Ce que j'avance ici des étets du Déluge, n'est pas purement idéal. Ce qui s'est passé

en grand dans le Déluge je l'ai vû en mignature dans un Etang que j'ai fait travailler à vuidier. C'étoit un Egoût des Marais & des grands Chemins.

Un gracieux Ami, généreux d'inclination, de fait & par état *, me fit présent de la Terre de son Etang , pour bonifier des Terres voisines.

Dès que je fus parvenu à dessècher l'Etang. je fis travailler jusques à ce qu'on découvrit le fond. Je pûs compter très distinctement , le nombre des débordemens considérables qui avoient charié & comblé l'Etang. Au fond , c'étoit quatre à six pouces de pur Sable. Au dessus , un Lit de bone terre , mais assés compacte ; & le troisiéme Lit étoit de terre fort légère. C'étoit l'éfet du premier Débordement. Ensuite on trouvoit un Lit de Sable , un de Terre compacte , & un troisiéme de Terre légère. Ce dernier étoit l'Engrai enlevé des Champs en talus ; le Débordement l'avoit lavé , & il formoit le plus souvent la troisiéme Couche. De même des Couches supérieures. Un Aveugle les eût parfaitement distinguées. En enfonçant horizontalement une Pèle de fer dans un des Lits de Sable , un bruit , tel que celui du grincement des Dents se faisoit entendre. Au

des

¶ Il est Chevalier de la Générosité.

296 *Journal Historique*
dessus, la Pèle entroit sans bruit, mais avec
peine, la terre étant compacte. Dans les
troisièmes Lits, la Pèle entroit sans bruit,
mais avec plus de facilité.

C'est l'effet qu'ont produit les Eaux bour-
beuses du Déluge. Après avoir enlevé d'en-
trée, les Sables, les Terres grasses & les
Terres fertiles, elles les ont ensuite déposés
par Lits, suivant les Loix naturelles de la
gravitation, à raison de leur masse & de leur
pesanteur.

Voilà ce que je pense, du changement
arrivé à la surface de la Terre par le Déluge.
Je ne crois point qu'elle ait été *bouleversée de
fond en comble*.

Mr. de Voltaire demande *. *Ces Coquilles
prouvent-elles que tout l'Univers a été boule-
versé ?*

Oui. Elles démontrent; non pas le bou-
leversement de *tout l'Univers*, mais un *Dé-
luge Universel*.

Je prie qu'il soit observé: Que si l'on ne
trouvoit sur tant de Montagnes, que des
plus belles Coquilles de Mer, des plus gran-
des, ou des plus rares, de celles que les
Pélerins choisissent pour faire parade, l'idée
de Mr. de Voltaire auroit quelque aparence
de vrai-semblance. Il pouroit suposer que des
par-

partis de Pélerins se sont escarmouchés ; qu'ils se sont poursuivis dans des Lieux écartés sur les plus hautes Montagnes, & que les Coquilles distinguées & choisies dont ils étoient pourvus & come cuirassés, sont restées sur les Champs de bataille. Mais on trouve sur nos Montagnes des Coquilles de Mer les plus communes, de celles qu'aucun Pélerin ne voudroit prendre la peine de se baisser pour les ramasser au bord de la Mer, encore moins de s'en charger un quart d'heure de chemin ; des *Câmes*, par exemple, qui ne sont ni crénelés, ni godronnés, & qui n'ont rien de remarquable, que les Lieux si élevés, où la Mer les a transportés. Ce sont ces Coquillages de Mer des plus communs, sans aucun mérite intrinsèque, qu'on trouve en grande quantité sur nos plus hautes Montagnes, dans des Lieux éloignés des grandes Routes, où jamais aucun Pélerin ne passa, depuis le Déluge jusqu'à nos jours.

Quel moïen imaginera-t-on encore pour semer un si prodigieux nombre de Coquilles sur tant de Montagnes ? Quelle défaite trouvera encore Mr. de Voltaire ? Quelles preuves & quelles démonstrations lui faut-il ? On lui fait voir ; on lui fait toucher des millions de Coquillages de Mer, qu'on ne trouve qu'aux bords de la Mer, & jamais ailleurs.

ni dans les Lacs, ni dans les Rivières, ni dans aucun Etang; on lui ateste qu'on en trouve en mille endroits, très distans les uns des autres, très éloignés des bords de la Mer, fort au dessus de son niveau, & dans plusieurs endroits, on en trouve en grande abondance, de même genre & de même espèce, & de différens genres, & de différentes espèces.

Les Argumens, ou plutôt les agréables badinages de Mr. de Voltaire auront peine de tenir contre tant de preuves, que tant de milliers de Persones sont à portée de voir à l'œil & de toucher au doigt, qui sont des preuves de fait, qu'il y a eû un Déluge Universel, sans que personne puisse déterminer *le quo modo? Undè aqua? Ubi recesserunt?* Le Fait n'en est pas moins certain.

Des entassements de preuves sont superflus.

Une Démonstration doit suffire à un Philosophe.

Les Coquillages sont une Démonstration parfaite pour tout Home, qui n'a pas résolu de se roidir contre l'évidence.

Je prie, Mr. de Voltaire de permettre que je me serve ici de ses propres expressions. Il ne pourra improuver que je lui rapelle ici ses réflexions mêmes, quoique proposées dans d'autres objets. Il dit*, *On a voulu éluder*

la

* Tom. VI. p. 273.

la force de cette Démonstration, mais on ne peut répondre à une Démonstration que par une erreur.

Je prie qu'on observe la force de la Démonstration tirée des Coquillages. Elle doit tenir lieu de mille Démonstrations, puisque chaque haute Montagne sur laquelle on trouve des Coquilles de Mer, parsemées en abondance, est une Démonstration du Déluge. On en trouve sur mille hauteurs, fort au dessus du niveau de la Mer. Cette Démonstration générale vaut donc & comprend mille Démonstrations particulières, auxquelles on ne peut répondre que par des erreurs.

Mr. de Voltaire dit dans un autre endroit *
On n'a jamais répondu à ces Vérités pressantes, que par des suppositions aussi chimériques que les Tourbillons. Tout Lecteur jugera, si le Turbot & le Brochet portés sur des Montagnes par des Voïageurs, & les Coquillages des Pélerins peuvent marcher de pair avec la supposition chimérique des Tourbillons.

Mr. de Voltaire dit encore ailleurs **
Tout système fondé sur ces imaginations, n'est qu'un Roman ingénieux sans vraisemblance. Je prie le Lecteur de décider, si l'Imagination du Turbot consumé, jetté par des Voïageurs dans le Landgraviat de Hesse-Cassel, & qui

V 2

y a été pétrifié ; si l'imagination du Brochet alteré, jetté par des Voyageurs sur le Mont Cenis, & qui s'y est pétrifié ; si l'imagination des Pélerins, revenans des Croisées de la Terre Sainte, qui doivent avoir semé des millions de Coquilles de Mer, sur un grand nombre de hautes Montagnes ; si toutes ces imaginations ne sont point un Roman ingénieux, sans vraisemblance ?

Je retrouve Mr. de Voltaire † lorsqu'il dit très sagement. Que les Chaines de Montagnes ne sont point les éfets des prétendus bouleversemens causés par le Déluge. Qu'on ne peut s'empêcher de reconoitre, dans cette prétendue confusion, toute la Sagesse & la Bienfaisance de Dieu même, puisque les Montagnes servent de Réservoirs aux Pluies, de Sources aux Fleuves, & procurent ce nombre inombrable de Fontaines, parsemées sur toute la Terre, si utiles & si nécessaires pour désalterer les Homes, les Animaux, les Oiseaux, & toute Créature qui a respiration de vie.

Je conviens avec Mr. de Voltaire †† que la Constitution fondamentale de cet Univers, & de nôtre Globe terrestre en particulier, n'a point changé par le Déluge.

Mais je l'avoûe, l'induction facile qu'il semble tirer, fait quelque peine.

Non content de combattre, par d'aussi folides raisons, celles qu'on allègue avec si peu de fondement, pour prouver le Déluge, par le prétendu désordre des Montagnes, mais frondant encore toutes les autres preuves sans exception, on aura peine à dissuader bien des gens, que le but ne soit de faire révoquer en doute ce grand Evénement.

Quand même on veut étayer un Fait par des raisonnemens qui ne sont pas de mise, le Fait ne doit rien perdre de sa certitude.

Ne détruire un Sophisme, que pour faire suspecter la Vérité, on fait un plus grand mal que le Sophiste.

Si l'on demandoit les suffrages du Public, qui doit être jugé moins blamable; ou *le feu Evêque de Salisbury*, qui a crû trouver dans le prétendu désordre des Montagnes, une preuve du bouleversement total de notre Globe terrestre par le Déluge; ou *Mr. de Voltaire*, qui fait de si grands efforts d'imagination, qui peuvent opérer le triste effet, de rendre tout au moins suspect ce grand Evénement; je ne crois pas que la pluralité des suffrages fût en faveur de *Mr. de Voltaire*.

On ne peut qu'admirer sa prudence. Le zèle avec lequel il combat toutes les preuves, tant bones que mauvaises, qu'on allègue pour soutenir la vérité d'un Déluge universel,

sel, auroient pu le faire suspecter, tout au moins, de révoquer en doute ce mémorable Evénement yévélé. Il a soin de larder quelques correctifs. * *La Physique*, dit-il, *n'a rien de commun avec les Miracles; la Religion ordonne de les croire, & la Raison défend d'en douter & de les expliquer.*

Mr. de *Voltaire* reconoit, qu'il a falu le Doigt du Dieu Créateur, pour opérer un pareil Prodige, qui ne pouvoit avoir lieu selon l'ordre de la Nature. *La Foi* défend d'en douter; & à divers égards, il ne peut être expliqué par les règles de la Physique. C'est là esquiver fagement & prudemment l'accusation formelle d'incrédulité.

Enfin, bien des Gens seront surpris, de voir un contraste si marqué, dans les sentimens qu'exprime nôtre Auteur en divers endroits de ce VI. Tom. **.

Dans la Physique & l'Astronomie, le Grand *Newton* est son Héros. Avec zèle, Mr. de *Voltaire* se récrie, il se gendarme contre tous ceux, qui, pour soutenir un système, refusent d'adopter les principes de *Newton*. † Il n'y a rien à dire contre ces expériences; il faut s'y soumettre, quelque rebelle que l'on soit à l'évidence. Quelques fois, de
fin-

* Pages 13. 26. 28. ** Pag. 201. 204. 217

† Pag. 220.

simples conséquences que cet illustre Anglois infère de ses principes, sont des preuves évidentes, auxquelles tout Homè raisonnable doit se rendre sans balancer ?

Quand il est question d'un Fait révélé, aucune preuve ne peut satisfaire Mr. de Voltaire. Il fait main basse sur toutes. Dût-il, imaginer un Roman ; pour tenter d'énervé des preuves de fait, qu'on trouve en mille endroits différens de nôtre Globe terrestre ; & dans plusieurs, on les trouve par milliers redoublés. Tous ces Faits, feront-ils donc des rêveries ? L'Araction & le Vuide, feront-ils donc des Oracles ? N'est-ce point là, être rebelle à l'évidence.

Je conclus. Il est tems : Que nous avons tous nôtre petite Sphère, à laquelle nous serions sagement de nous borner.

Dans les Sciences, ni dans les Arts, nul ne doit aspirer à les embrasser tous, ni à être parfait en tout genre.

Non omnis fert omnia tellus.

Entre plusieurs Talens que possède chaque Particulier, il y en a'un supérieur aux autres. En le cultivant capitalement, quel bien pour la Société, & pour chacun de ses Membres.

On peut être très-excellent Poète ; judicieux Philosophe ; bon Astronome ; grand

104 *Journal Historique*
Géomètre, admirable Historien, & échouer,
en entreprenant de commenter l'*Ecriture Sainte*,
ou le *Code* & le *Digeste*.

Souvent, je me suis occupé de ces idées. Je me rappelle qu'elles me sont venues plusieurs fois, en lisant les Lettres de *Philographe* & de *Philalète*, insérées dans plusieurs de vos *Journaux*, sur le Recueil de nos Pseaumes.

Je disois en moi-même. Il n'est pas possible, que ces deux grands Hommes soient discordans sur une pareille matière. Tous deux Savans; tous deux animés d'un même Esprit, & pourvus d'un Cœur si excellent; tous deux, pleins d'un zèle aussi pur qu'éclairé; également convaincus de la Divinité de la Révélation, désirans avec une égale ardeur, tout ce qui peut-être de la gloire de Dieu, de l'Edification & de la sanctification; sur un pareil sujet, il ne se peut, que ces deux excellens Hommes soient en conflict.

Il me parut, qu'on pouvoit les concilier.

Philographe voudroit conserver tout ce qui peut directement ou indirectement tendre à l'Edification. *Philalète* voudroit la plus grande Edification. Le but *coincide*; les routes pour y atteindre ne sont point opposées.

Je ne voudrois pas qu'on anéantit aucun de nos Pseaumes. Mais il y a longtems que je souhaiterois un ROI DAVID CHRETIEN, qui éprouvat un Amour aussi pur pour Dieu;

un Zèle aussi véhément; une Piété aussi solide; (avant sa chute,) une Foi aussi vive; une Charité aussi ardente; un Atachement aussi parfait pour les Devoirs intérieurs & extérieurs de la Religion & de la Piété. Ce grand ROI, par son aveu & sa pénitence, montra un Cœur qui n'est pas moins admirable. Je souhaiterois un Génie, aussi sublime que sanctifié, qui consacraît sa Verve poétique à composer des Cantiques. sur les principaux Evénemens de la Rédemption.

On a en Allemand des Cantiques très énergiques, pleins d'onction, & de grands sentimens admirablement exprimés. J'en souhaiterois de pareils en François.

Quel bonheur! disois-je en moi même, si un Génie, aussi sublime que fécond, tel que le célèbre *de Voltaire*, qui s'est fait un si grand Nom, un Nom immortel dans le Monde, pouvoit s'immortaliser aussi dans l'Eglise; se faire un Trésor dans les Cieux, en consacrant le Trésor de ses Talens poétique à l'Edification des Fidèles! Ce grand Home éprouvant à plein les religieux Sentimens du ROI DAVID, que d'excellens Cantiques, sur les Perfections connues du Dieu Créateur; sur les Voies générales & particulières de l'Adorable Providence; sur les principaux Evénemens de la Rédemption;

tion; sur les Vertus Chrétiennes; sur les Espérances du Fidele, dans la Vie & dans la Mort; sur la Résurrection; le Jugement; les Peines & les Récompenses de la Vie à venir! *Drelincourt* en a donné une Esquisse dans ses Sonnets Chrétiens, trop chargés de figures; trop peu à la portée du Peuple & des Enfans; souvent pleins d'un admirable sel. La plupart des mêmes Sujets, maniés par un sublime Génie sanctifié, *Philographe* ne perdroit rien, & *Philalète* auroit ce qu'il desiroit.

Qui ne souhaiteroit ardemment que Mr. *deVoltaire* eût fait vœu de se concentrer pour cet utile Travail, & d'en faire son élément pour le reste de sa vie? Quelle heureuse fin! De quelle abondance de bénédictions ne seroit-il pas acueilli pour le reste de ses jours?

Je vous en félicite; Messieurs; des occupations indispensables m'appellent. Je suis contraint de supprimer diverses Observations particulières, qui prouvent clairement, pour moi, la vérité d'un Déluge universel. Elles demandent quelques discussions qui rendroient ma Lettre excessivement longue.

Pour le coup vous n'aurez plus de moi, que les très cordiales assurances de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être &c.

Davus sum, non Ædipus.

AUX



AUX EDITEURS

*En leur envoiant une Epître adressée à M.
LULLIN, Recteur de l'Académie de
GENEVE.*

MESSIEURS.

Votre Journal a droit sur le Portefeuille des Gens de Lettres, quand il contient de bones Pièces. Elles sont alors à lui presque autant qu'à l'Auteur. En voici une dans ce genre, que je vous offre. Elle a été présentée le jour de l'An, selon la coutume, à Mr. le Recteur, sous le nom d'un Ecolier. Les mêmes Pièces revenoient depuis vingt Ans, Mr. *Lullin* demanda qu'on en travailât de nouvelles. C'est cette Idée que M. de ***. a faisi & exprime avec beaucoup d'esprit, de délicatesse & d'enjouement. J'allois vous tracer son Eloge. Je me tais; je ne veux pas me faire trop d'affaires à la fois avec lui. C'est bien assez d'avoir à lui répondre sur ce que j'ai pris cette Pièce, sans sa permission. Elle eût été à sa place dans le Journal de Janvier, si sa modestie ne l'en eût empêché. Pour moi, je n'ai pu me la procurer plutôt &c.

GENEVE le 22. Février 1757.

(308)
E P I T R E

A Mr. le Recteur LULLIN*.

Bien ont été vos Ordres anoncés,
Que ne vouliés, ni recevoir, ni lire
Ces Vers banaux, vieux Enfans du Délire,
Que maints Pédans, de *Centons*** heriffés,
Grands Pourchasseurs, dans leurs Vers imbéciles,
De vieux Propos & d'antiques Dactiles,
Sousloient jadis, & sans goût & sans art,
Fort doctement enfiler au hazard.
Lors, sans savoir ce qu'une Epitre coute,
J'ai dit en moi, qu'aviés raison, sans doute;
Que pour Recteur, d'un aussi grand renom,
Tels Vers n'étoient nullement de saison.
Nouveauté fût, de tout tems, chose belle:
Rien ne plait tant, qu'une Chançon nouvelle;
Et n'endort plus qu'une vieille Chançon:
Mais Nouveauté, pour être présentée,
A gens d'un goût & fin & délicat,
Avec grand soin, devoit être aprêtée,
Pour qu'elle pût chatouiller l'odorat.
Vôtre Vertu, pour être bien fêtée,
Demanderoit un Poète fameux,
Plus de loisir, & le secours des Dieux;
Au moins du Dieu, qui préside au Parnasse,
Et sans lequel la Poétique Race,
Croit ne pouvoir faire des Vers heureux.
Point ne ferai difficulté de dire,

Qu'onc-

* Elle a été présentée sous le nom d'un Ecolier.

** Centons, Vers pris de différens Auteurs.

Qu'encœques ñe fut d'*Apollon* favori ;
 Et qu'en ce jour , si pour un Fils chéri ,
 Ce Dieu des Vers ne me guide & m'inspire ,
 Ne saurai trop , certes , que vous écrire .
 Faisons-lui donc , avec dévotion ,
 Pour qu'il m'eclaire , une courte Oraison :
 Mais . . . Au moment , par un heureux miracle ,
 Ce Dieu me fait entendre cet Oracle .
 „ Jeune Mortel , j'approuve ton ardeur ,
 „ Bien qu'elle soit téméraire , indiscrete :
 „ Un vain desir ne fait point le Poète ;
 „ Le talent seul élève à cet honneur .
 „ Si de LULLIN , tu veux chanter la gloire ,
 „ Sans nul succès , tu feras des efforts :
 „ De ses Vertus , pour bien tracer l'Histoire ;
 „ Il faut , crois m'en , de plus nobles acords .
 „ Arrête , arrête ; & sois moins téméraire ;
 „ Borne ton zèle aux Vœux pour son bonheur .
 „ Plus que l'Esprit , le Sentiment doit plaire :
 „ Du Cœur toujourns l'hommage fut sincère ;
 „ Mais de l'Esprit , il est souvent trompeur .
 A cet Arrêt , mieux ñlonc ne saurois faire ,
 Que d'obéir promptement , & me taire ,
 Trop vrai m'a dit le Seigneur *Apollon* ,
 Pour ne pas suivre à l'instant , sa leçon .



A Mr. M ** M.

SUR LE RETOUR DU PRINTEMPS.

L'Aquilon terrible
 Fuit de ces Climats ;
 Le Zéphir paisible
 Succède aux Frimats ;
 L'Haleine de Flore ,
 Fait naître les Fleurs ;
 La brillante Aurore
 Répand leurs Odeurs ,
 Et le Ciel se dore
 De riches couleurs ;
 Le Rossignol chante
 Des Airs enchanteurs ,
 Et sa Voix enchante
 L'Oreille & les Cœurs ;
 L'aimable Bergère
 Ecoute ses sons ;
 Et sur la Fougère
 Redit ses Chançons ;
 Son Ame timide
 Craint de s'engager :
 Tout Home est léger ,
 Ingrat & perfide :
 Mais de ce serment
 L'Amour la dégage ,
 Et dans ce moment
 Se fait rendre hommage.
 D'un jeune Berger
 Peut-on se défendre ?

Pourroit-il changer ,
Puisqu'il est si tendre ?
Aimer c'est un bien :
L'Amant qui fait plaire
Nous rend nécessaire
Un si doux lien.
La simple Nature
A bien des attraits ;
L'Art à la Parure
En gâtent les traits.
Fais-en la peinture ;
Et de ton pinceau ,
Trace en miniature
Un si grand Tableau.
L'Air est sans Nuages ;
Un Soleil plus pur ,
Sous un Ciel d'azur ,
Fait fuir les Orages.
O Divine Paix ,
Que je te desire !
Ton aimable Empire
Ne lasse jamais ;
Et pour tes bienfaits
L'Univers soupire.
Sous toi les Beaux Arts
Naissent & prospèrent ;
Mais de toutes parts
Les Arts dégènerent
A l'aspect de *Mars* ,
L'utile Lecture
Eclaire l'Esprit :
Et cette culture
L'orne & l'enrichit.
L'élégant RACINE
Fait couler mes pleurs ,
Et sa Voix divine

Enchante les Cœurs.
Le pompeux CORNEILLE
Fait moins l'oreille,
Mais il est si grand,
Qu'il gagne & surprend,
Par son ton sublime,
Toute nôtre estime.
Dessous ces Ormeaux
J'entens FONTENELLE,
De ses Chalumeaux
Charmer une Belle.
Aux accens si beaux
De ce Berger tendre,
Je vois les Ruiffeaux,
Qui semblent suspendre,
Pour le mieux entendre,
Le bruit de leurs Eaux.
Le Faune volage,
L'entendant chanter,
Tache d'imiter,
Un si doux langage,
Mais quoi ! de sa voix
Le son est sauvage ;
De dépit , de rage,
Il fuit dans les Bois.
D'un vol plus sublime,
Le fameux ROUSSEAU
Ateint à la cime
Du double Côteau ;
Le feu qui l'anime
Tire de la Rime
Un plaisir nouveau.
Tantôt come HORACE,
Son Vers plein de grace
Et de sentiment
Coule lentement ;

Tantôt plus rapide,
 D'un Vol intrépide,
 Il fuit noblement
 Les traces d'ALCIDE.
 Le Saint Roi DAVID
 Lui prête sa Lite;
 Les sons qu'il en tire
 Elèvent l'Esprit.
 L'Illustre VOLTAIRE,
 Sur les pas d'Homère,
 Dit du Grand HENRI,
 De ce Roi chéri,
 La haute Vaillance,
 La noble Clémence.
 De la Nuit des Temps
 Percant les ténèbres
 Il nous rend présens,
 Les Evénemens,
 Les Homes célèbres;
 Mieux que sur l'Airzin
 Il grave leur gloire;
 Et nous rend certain
 Ce que sans sa main,
 On eut peine à croire.
 Quitant les Combats,
 De la main d'EUCLIDE,
 Qui lui sert de guide,
 Il prend le Compas,
 Et loin de la vue
 Des vulgaires yeux,
 Mesure des Cieux
 La vaste étendue.
 Mais Ciel ! quelle horreur,
 Du fier Orosmane,
 O ! que je condamne.

La jalouse erreur !
 Mais de sa fureur
 Il est la victime ;
 De son propre Crime
 Il est le Vengeur.
 L'aimable *Zaire*
 Sous ses coups expire ;
 Et sur son tombeau
 L'Amour qui soupire
 Eteint son Flambeau ;
 Et sous son Bandeau
 Son Cœur, plein d'alarmes ,
 Epanche ses larmes.
 Mais de ces Concerts ,
 Mon Ame charmée
 Est-elle fermée
 Aux Ecrits divers ,
 Dont la Renommée
 Célèbre les airs ?
 De l'Art Oratoire
 J'admire les tons ;
 Ses grandes leçons
 Assurent la gloire
 De ses Nourriçons :
 L'Auguste Sageffe ,
 Dans *Rome* & la *Grèce*
 Lui doit ses succès ;
 Et par ses éfets ,
 On vit *Démofthène* ,
 Des Tirans, d'*Athènes* ,
 Saper les projets.
 Dans cette Carrière
 Tu vas donc courir ?
 Déjà la Barrière ,
 Pour toi va s'ouvrir ,

Ciel ! quelle lumière
 Tu vas découvrir !
 Que l'Erreur , le Vice
 Tremblent à ta voix :
 Lorsque l'injustice
 Foule aux pieds les Loix ,
 Fais voir son supplice.
 De Vœux criminels
 L'Âme déchirée ,
 Nous donons entrée
 A ces maux cruels
 Dont tous les Mortels
 Reçoivent l'atteinte.
 Hélas ! les Oiseaux
 Vivent sans contrainte ,
 Sans crime , sans feinte ,
 Sans soins , sans travaux.
 L'Homme , seul coupable ,
 Est seul misérable.
 La Haine & l'Amour
 Consument nos Ames ;
 Leurs funestes flames
 Font , de ce séjour ,
 Un lieu plein d'alarmes ,
 De trouble & de larmes.
 Ho ! qu'il seroit doux ,
 Si respectant tous
 L'aimable Innocencé ,
 Loin de l'ignorance ,
 Nous trouvions en nous
 Le bonheur suprême ,
 De nous si prochain ,
 Et qu'hors de lui-même
 L'Homme cherche en vain.



E P I T R E

*A Mr. M * * . à l'ocasion de son Mariage.*

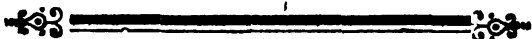
NOn je n'envirai point aux Dieux
 La Grandeur qui les environne,
 Son éclat n'a rien qui m'étone!
 Ils peuvent faire des heureux ;
 Voilà ce que mon Cœur préfère ,
A tous ces Biens trompeurs , qu'une foule légère
 Demande par tant de sôûpirs.
Ainsi je me traçois une flateuse image
 D'un Bonheur pur & sans nuage.
 Tu remplissois alors tous mes loifirs ,
 Et gémissant de ma foiblesse ,
Je formois pour toi seul d'inutiles desirs ,
 Quand la Raison' dissipa ma tristesse ,
Et l'ofrit à mes yeux dans le sein des Plaisirs.
 Objet d'une vive tendresse ,
 Un Père te tendoit les bras ;
A tes côtés marchoit la brillante Jeunesse ;
 Les Jeux badins suivoient tes pas,
 Là je vis l'aimable Sageffe ;
La Candeur éclatoit sur son front ingénu ;
 Elle te sourioit ; douce & faite pour plaire ,
 Elle n'a point cet air austère ,
Que lui prête un Vulgaire ignorant prévenu.
Quel Spectacle enchanteur ! Une jeune Bergère ;
 Que pare là simple beauté ,
 S'avance avec timidité ;
 L'Amour lui montra l'art de plaire ;
Elle aprit à l'Amour l'art de fixer les Cœurs :
 Ainsi qu'en un jour de Fête ,
 Elle a couronné sa tête ,

D'une Guirlande de Fleurs.
 Heureux Epoux tout s'apprête
 A t'affurer ta Conquête !

Déjà l'Himen vous unit pour toujours ;
 Déjà les Ris éteignent d'un coup d'aile
 Des Flambeaux importuns, & la Nuit la plus belle....
 O ! mon Ami , j'ai vû le plus beau de tes jours !

G E N E V E .

F * * * .



ECLAIRCISSEMENT

*Sur les Loix des Bourguignons , à l'ocasion de ce
 qui en a été dit Journ. de Janv. 1755. p.67.*

IL est bien certain que le Roi *Gondebaud* fut l'Auteur des *Loix Bourguignonnes*. Outre le MS. de Mr. le Conseiller *Chifflet*, qui les lui atribüe, Mr. *Seguin* pouvoit allèguer celui de *Taloire*, qui dans la Notice faite par *Dom Estivent* comence ainsi. *Incipit liber legum Gundebati . . . & finit , Explicit ex Gondobata*. Mais il n'est pas moins vrai que *Sigismond* son Fils les revit, les retoucha, y fit même des Aditions. Autrement on ne fauroit rendre raison de plusieurs diversités dans les diférens Manuscrits. Pourquoi, par exemple, le MS. Dupui (*Puteanus*) cité par *Lindenbrog* met au Titre *Domni gloriosissimi Sigismundi, Regis liber*. Ce Prince fit plus que de les publier une Seconde fois ; il les fit

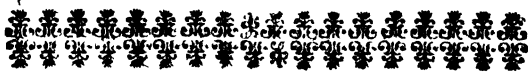
retoucher, témoin la date du Tit. LII. *Data sub die IIII. Kal. Aprilis Agapito consule*, c'est à dire l'an 517. & son Père étoit mort en 516. selon la *Chronique de Marius, Petro Conjule Rex Gundobaudus obiit*. Autre preuve tirée de l'*Aditum. Secundum Tit. VI.* ordonnant de recevoir dans les Payemens tout sol d'or de poids, excepté ceux de ces quatre Fabriques, celle de *Valentinien*, celle de *Genève*, celle des *Goths*, dans laquelle du tems du Roi *Alaric* le titre de l'espèce a été empiré &c. *Valentiniani, Genavensis & Gothium qui a tempore Alarici Regis aderati sunt &c.* Ces derniers mots marquent assez que le Roi *Alaric* étoit déjà mort. Il mourut en 507. & l'on convient que *Gondebaud* fit son Code en 502. Il faut donc qu'il y ait ici une Addition de *Sigismoud*, qui en 517. ou 518. pouvoit dire en termes vagues au passé, *A tempore Alarici Regis aderati &c. Sols d'or altérés au tems (ou depuis le tems) du Roi Alaric.*

Mr. *Séguin* croit que *Gondebaud* fit dresser son Code a *Amberieux en Dombes*. Cela peut être pour une Loi, * *Data Ambariaco in colloquio &c.* & on ne dispute point si ce n'est pas *Ambérieux***, beau Bourg du *Bugey* avec un *Vignoble célèbre*; peu importe. Mais il est bon de savoir que le MS. de *Taloire*,
est.

* Tit. XLII. ** *Guichenon Hist. de Bresse.*

estimé très ancien , par Dom *Mastene* , après le Titre raporté ci-dessus , *Liber legum Gundebati Regis . . . de præteritis & præsentibus adque in perpetuum conservandis legibus* , ajoute immédiatement , *Editus III. Kal. April. Lucduno*. Ce Code fut donc dressé par *Gondebaud* à *Lion*. Mais pour ce qu'ajoute Mr. *Seguin* , que *Sigismond* n'a fait autre chose que *le publier une seconde fois à Lion* , c'est un autre question , qui nous mèneroit trop loin ; car il faudroit discuter si le célèbre *Jaques Godefroi* a eu tort de croire que *Sigismond* fit faire à *Genève* la révision des Loix de son Père.





LE SPECTATEUR

DES INTERESSE',

XVII. DISCOURS.

Vir sis * H O R.

J'Etois hier chez *Damon*, Home d'esprit & de mérite, & dont je fais beaucoup de cas. *Cleonte* & *Lisidor* entrèrent, tous deux aimant le plaisir, & ce qu'on appelle d'agréables Débauchés. Allons, lui dirent-ils, nous devons diner aujourd'hui avec quelques Etrangers, qui sont depuis quelques jours dans cette Ville, & qui nous sont recomandés; la chère sera excellente, & nous aurons du Vin des Dieux; il faut que vous en foyez, & nous venons, dans le dessein de vous amener avec nous. Messieurs, leur répondit *Damon*, je suis sensible assurément à l'honneur que vous me faites: La Table n'a pas de grands attraits pour moi; mais si je n'avois pas des affaires importantes à régler, & qui m'ocuperont toute la journée, je serois charmé de profiter de vôtre Compagnie. Eh quoi, toujours en affaires? reprit *Cleonte*,

en

* Soyez Home une fois.

en racomodant sa Perruque devant une
Glace; & tournant sur le pied gauche en mê-
me tems qu'il folfoit une Chanfon nouvelle:
Pauvre Home tu te casseras la tête; mais
oui, te voila enseveli sous un tas de Papiers!
N'as-tu point de honte, dis moi, de faire
Poïce d'Intendant à ton âge? Combien est-
ce que cette ocupation te raporte par année?
Nous ne souffrirons pas que tu te couvres
ainsi de propos délibéré d'un ridicule; c'en
est fait nous ne te quitons pas; tu as de l'Es-
prit, & nous voulons laisser une bone idée
de nous a nos Conviés; tu ne resteras que
le tems que tu voudras: Et puis, *Monsieur*,
si vous vouliez être des nôtres? Fort obligé,
Messieurs, mais la chose m'est impossible,
& je me retirerai. *Damon* vaincu par les Solli-
citations de ces deux Cavaliers, leur avoit
promis, & sortoit avec eux. Curieux de sa-
voir coment mon Ami se seroit délivré de ses
Importuns, je n'eûs rien de plus pressé le
lendemain au matin, que de me rendre chez
lui. Un ancien & unique Domestique me
reçût à la porte. Surpris de cette nouveau-
té, puisque je ne me faisois jamais anoncer,
j'allois lui en demander la cause, quand il
me prévint. Vous venez bien à propos me
dit-il, j'allois vous envoyer chercher; mais
parlons bas, s'il vous plait. Coment vôtre

Maitre

322 *Journal Historique*
Maitre repose-t-il encore ? Hé, non, *Monsieur*, me répondit ce Domestique, les larmes aux yeux ; mais il lui est arrivé un accident bien tragique. Qu'est-ce que c'est ? repris-je tout éfraié ; & en même tems j'entrois dans sa Chambre. Que vous est-il donc survenu m'écriai-je, en le voïant pâle & défait, come s'il fût forti-d'une longue Maladie, & remarquant que ses Couvertures étoient teintes de Sang ? *Damon* ne pût me parler, il se contenta de tourner languiffamment les yeux sur moi, en me ferrant foiblement la Main. Eh ! Mon Dieu, dis-je, tout ceci m'allarme au dernier point. Helas ! *Monsieur*, me répondit le Domestique, qui étoit près de nous ; il reçût hier un coup d'Epée au travers du Corps ; les Chirurgiens fortent d'ici, ils ne peuvent rien décider de l'état du Malade, qu'ils n'aient levé le premier appareil ; la quantité de Sang qu'il a perdu les éfraie, mais ils espèrent beaucoup de sa bonne Constitution.

De grace, repris-je, tout hors de moi même, en me jettant dans un Fautueil qui étoit au chevet du Lit ; mon pauvre *La Fleur*, coment ton Maitre est-il dans cet état ? Il n'avoit point d'affaires sur les bras ! Il n'est pas ferrailleur. Vous savez, *Monsieur*, me répondit *La Fleur*, que *Damon* fût invité hier,

hier, par ces deux Messieurs: Je le suivis pour le servir. Le Repas fût magnifique. Mon Maître vouloit se retirer au sortir de Table; il ne lui fût pas possible. On proposa une Partie de Jeu; il n'osa refuser. J'eûs beau lui faire des Signes, il ne m'entendit pas, ou ne voulût pas m'entendre; j'avois cependant raison, vous le verrez bientôt, mais je ne suis que *La Fleur*, & on ne m'écoute guères. Enfin la Fortune lui fût si contraire, qu'il perdit dans cette Séance les six mois de son Revenu, qui n'étoient échûs que depuis la Semaine passée. Je vous demande pardon, mais je n'en fûs pas la moitié aussi fâché, que je l'aurois été une autrefois. Et puis, on proposa un Souper; le Vin avoit échauffé plus d'une tête. Il y eût quelques mots de lâchés, qui furent interprétés en mal. Mon Maître voulût acomoder les choses; il ne pût y réussir. On proposa de s'aller bâtre, & on le prit pour second. Une fausse idée de bravoure ne lui permit pas de refuser cet honneur, & le voila.

Lecteur, je ne vous ferai point suivre les progrès de la Maladie, & de la Convalescence de mon Ami. On publia, qu'il avoit été ataqué par des Inconnus; il guérit de sa blessure; c'est tout ce que vous pouvez desirer d'en savoir.

L'exemple de *Damon* n'est pas un exemple unique, & si nous recherchions la Source de tant de maux, qui arrivent aux Hommes, nous verrions qu'à l'égard d'une grande partie, la mauvaise honte y entre pour beaucoup.

Combien de personnes, qui ont ruiné leur Santé dans de grands Repas, dans des Parties de plaisir, qui se succédoient sans interruption, dans des Exercices violens & auxquels ils ne se prêtoient que par une folle complaisance.

Combien d'autres, qui se trouvant vis à vis de Gens au dessus d'eux par leur Fortune, ont alteré la leur propre, en se portant à des Dépenses qui permises aux premiers, devoient condamnables chez eux, parce qu'ils n'étoient pas en état de les soutenir, ne voulant cependant pas en faire moins qu'eux & s'avoüer moins opulens, rougissans de leur médiocrité, come si elle eût été un Crime!

Si nous pouvions tirer le Voile dont on couvre tant d'intrigues. Ici nous verrions un Juge décider contre ses lumières, & abandonner la Cause de l'Innocent, parce qu'il n'ose se refuser aux Sollicitations d'un Grand. Là nous verrions une jeune Personne, dont l'honneur c'est brisé contre cet Ecueil. Tems,
Re-

Repos, Santé, Biens, Réputation, Honneur, Vie, tout lui est souvent sacrifié.

Pourquoi est-ce que ce Mariage, qui paroissoit devoir être si heureux, n'est plus qu'une Source d'inquiétudes & de chagrins pour *Terame*? C'est qu'il adoroit *Lucinde*, quand elle n'étoit que son Epouse, & qu'elle est aujourd'hui sa Femme. Il l'a conduite, lui même, au Bal, à la Comédie, à la Promenade. On a ri de ces façons bourgeoises! *Terame* a voulu se mettre au dessus des jugemens du Public; on l'a sifflé de plus belle, ce pauvre Mari ne pouvoit plus sortir qu'on ne le montrât au doigt. Aimer sa Femme, c'est éfectivement du dernier plaisant; il n'a pû y tenir d'avantage. Madame a eû ses Gens, son Equipage, son Appartement séparé. Elle s'est plainte; peut-être eût elle pû faire mieux. A cet Amour si tendre a succédé l'indifférence, la froideur & bientôt la Haine. *Terame* sollicite aujourd'hui une séparation de Corps & de Biens.

Arsan est un Impie, qui ne croit ni Dieu, ni Vie à venir. *Arsan* étoit autrefois un honête Home. Il suffisoit d'avoir quelque relation avec lui, pour être estimé. Quelques affaires l'obligèrent à voir quelquefois des Libertins. D'abord il fût indigné du ton qui régnoit parmi eux. Il osa leur en témoigner quelque

quelque chose. On le berna, come un Home à préjugés. Ces mauvaises railleries firent impression sur lui. Il s'acoutuma à entendre leur langage ; il le begaia ensuite lui même, & parvient enfin à le parler aussi distinctément & aussi énergiquement qu'eux.

Je ne parle point aux Flateurs ; ils n'entrent point dans le but que je me suis proposé : Véritables *Caméléons*, qui prennent la couleur de l'objet sur lequel on les place, un intérêt plus bas & plus fordidé les guide, & ils ne doivent point être confondus avec le reste des Homes.

Mais entre ceux qui sont Esclaves de la mauvaise honte, quoi, qu'ils en sentent la tyrannie, il en est qui le font pour éviter disent-ils le reproche d'impolitesse. La réputation d'Home poli est, il est vrai, très avantageuse. La Politesse, suivant un Auteur ingénieux & solide, est au moins l'apparence des plus excellentes Vertus ; plus importante même en un Sens que les qualités du Cœur, car enfin on peut absolument parler se passer d'Amitié, mais non pas de Société.

Cependant la Politesse ne vous astreint pas à déferer en Aveugle au sentiment des autres, sans oser jamais le combatre, à suivre toutes leurs opinions, & à les prendre pour Modèle, dans toutes leurs Actions :

Si

Si cela n'avoit pas lieu , loin d'établir une agréable Correspondance entre les Homes, elle deviendroit au contraire le fléau de la Société ; & puis si vous passez pour impoli près d'un certain monde, parce que vous ne vous rendez pas à chacune de ses Décisions, vous ne devez pas vous piquer de Politesse avec ce Monde là.

D'autres sont Esclaves de la mauvaise honte par timidité : C'est en particulier le cas du Peuple. Il ne fait rien refuser à un Home, que la Naissance, le Rang ou la Fortune ont placé au dessus de lui. L'éducation & le genre de vie contribuent beaucoup à produire cet effet. Un travail Mécanique, qui ne tire jamais l'Ame de son assiette naturelle, qui n'en exerce point les facultés, les voit bientôt s'éteindre, & étouffe le germe du Sentiment. D'ailleurs ces Gens là occupés à se procurer le nécessaire, par leur industrie & par le sacrifice, de leur tems, & de leurs forces, regardent come au sein du bonheur ceux qui n'ont pas besoin de ce travail. Ils ne les envisagent, qu'avec une espèce de vénération, come des Etres d'une Nature différente de la leur. Peu s'en faut même qu'ils ne leur rendent un Culte.

Remontez la Chaîne des Conditions, en observant de conserver les distances, & vous
trouve-

trouverez les mêmes Objets plus ou moins,
mais toujours à peu de chose près.

Il est une espèce de Mauvaise honte , qui nous engage à faire une faute , pour en couvrir une première. Nous étions tombés dans celle-ci par ignorance , ou par imprudence , nous comettons celle-ci par orgueil.

Mais voici un cas , qui a lieu , sur tout chés les Jeunes-Gens bien nés. Il y a des Persones , qui présumant très peu d'elles mêmes , qui sont dans une perpétuelle défiance de leurs lumières , de leurs talens & de leur esprit , qui n'osent presque parler de peur de dire quelque chose de mal , & qui rougissent d'abord après ; qui sont toujours prêtes à embrasser le sentiment des autres , avant même qu'ils le leurs aient communiqué ; parce qu'elles ne croient pas qu'on ne puisse penser mieux qu'elles. Disposées à passer à chaque instant d'un sentiment à un autre , qui lui est opposé , & de celui-ci au premier , dès qu'on leur aura dit de le faire ; Gens en un mot , qui n'ont du mérite que par les autres. * *Il y a aucunes Plantes, qui*

* Si je cite c'est que je pense qu'il importe peu au Lecteur que ce soit moi , ou un autre qui parle , pourvu qu'on lui done du bon , & mes Auteurs parlent mieux que moi : Si je ne les nomme pas , c'est que cela n'est pas nécessaire.

Plantes, qui non seulement de leur Nature sont sauvages & ne portent aucun fruit, mais qui pis est en croissant nuisent au bones & fructueuses Semences; & toutes fois les Jardiniers & Laboureurs jugent que ce sont signes de terre, qui n'est pas mauvaise mais bone & grasse.

Il en est de même de la Mauvaise honte, à l'égard de l'Ame. C'est un beau défaut assurément; mais cette timidité, qui rend les Jeunes Gens inconstans, & qui leur défend de faire autrement que les autres, n'est elle point mêlée de vanité; ils veulent plaire à tout le Monde, & ils le veulent avec trop d'ardeur.

La véritable Modestie, qui ne vient ni d'Orgueil ni de simplicité, ni d'un défaut de retour sur soi même, consiste à sentir précisément ce qu'on est, sans chercher à le faire sentir aux autres. *Je tiens qu'il faut être prudent à estimer de soi, & pareillement consciencieux à en témoigner, soit bas, soit haut, indifféremment. Si je me semblois bon & sage tout à fait, je l'entendrois à pleine tête: De dire moins qu'il n'y en a, c'est sottise & non Modestie; se paier de moins qu'on ne vaut c'est lâcheté. Nulle Vertu ne s'aide de fausseté, & la Vérité n'est jamais matière d'erreur.*

Que ces Gens là soient prêts à écouter tout

ce qu'on pourra leur dire contre leur fentiment ; à la bone heure ; qu'ils déferent encore jufqu'à un certain point à ceux des Perfonnes , que l'âge ou les lumières rendent respectables ; mais qu'ils pofent des principes , & que lorsqu'ils feront affûrés d'avoir trouvé la Vérité , ils s'y tiennent atachés , & ne la quittent point , parce que tel ou tel pensent diféremment ; qu'ils n'agiffent point d'une certaine façon , plutôt que d'une autre précifément parce qu'on les en prie.

Ce genre d'esprit fait bientôt le malheur de ceux qui en font doués. Toujourns dans la crainte qu'une démarche ne foit mal interprétée , ou qu'ils n'aient ofensé quelqu'un , ils ne peuvent fe livrer à aucun plaisir innocent. Au fond , pour vouloir plaire à tout le monde , ils en viennent enfin à déplaire à tout le Monde. Quoique nous foions charmés qu'on nous aprouve , nous voulons cependant , que ce foit par conviction & non par coutume , ou par politeffe , & fi nous nous apercevons , qu'il n'entre que cela dans les Eloges qu'on nous done , nous n'en fomes pas fort fatisfaits. D'ailleurs il est impossible qu'en agiffant , tantôt d'une façon , tantôt d'une autre , nous ne nous trouvions opofés quelques fois à ceux à qui nous avions plû d'abord.

T.

NOU.



NOUVELLES ACADEMIQUES ET LITERAIRES.

ON parle souvent, & dans toute l'*Europe*, de la *Société des Beaux Arts de Leipzig**, cependant bien des Gens en ignorent & l'institution & le dessein. Nous croions faire plaisir à nos Lecteurs de leur en donner une idée. Nous la tirerons d'une Brochure, publiée le 1er. de Mars 1755. à *Leipzig*: Elle contient une invitation aux Protecteurs & aux Membres de cette Société, de se trouver à l'Assemblée publique, le 5me. Mars, Jour de Fête de S.M. FREDERIC-AUGUSTE, Roi de *Pologne*, du Prince Electorat FREDERIC CHRISTIEN, & du Prince Héritaire. Le célèbre Mr. *Gottsched*, si connu dans la République des Lettres par tant d'Ouvrages de Philosophie, de Poésie & de Littérature, Directeur de cette même Société, est l'Auteur de cette invitation.

La Résidence des Princes de *Saxe-Weimar*, appelée *Wilhembourg* ou Château de *Hornstheim* a donné la naissance à l'*Ordre des Palmiers*** , autrement nommé la *Société fertile* †.

Y 2

La

* *Die Gesellschaft der Freyen-Künste.*

** *Palmen Orden.*

† *Die fruchtbringenden-Gesellschaft.*

La même Epoque, si pernicieuse aux progrès des Sciences en *Allemagne*, remarquable par une Guerre de treize ans, vit naître cette Société: Ce fût l'an 1613. le 24me. de Juillet, dans une Assemblée de plusieurs Princes & de divers Gentils Homes, à l'occasion d'un Deuil. *Gaspar de Trautleben* fit à cette Assemblée un Discours, où il représenta la nécessité de former une Société Littéraire, à l'exemple de celles de *France* & d'*Italie*, pour perfectionner & fixer la Langue Allemande.

LOUIS, Prince d'*Anhalt* aprouva ce dessein, & engagea l'Assemblée à le soutenir. Malgré son âge, il en fût fait le Président. La Maison de *Saxe*, aiant donné une de ses Résidences, pour le Lieu d'assemblée, la Présidence de la Société lui fut acordée, & elle doit être héréditaire dans cette Maison.

Un Palmier fût d'abord le Simbole de la Société avec cette Inscription, *Tout y est utile**.

Elle fût illustre, dès son origine. Durant les cinquante premières Années, elle eût pour Membres un Roi, 3. Electeurs, 49. Ducs, 4. Margraves, 10. Landgraves, 8. Comtes Palatins, 19. Princes, 60. Comtes, 35. Barons & plus de 600. Gentils-Homes & Savans.

On

* *Alles zum nutzen.*

On demandera quelle a été l'utilité de cette Société? On peut répondre, avec son premier Historien *Geoge Neumarch*, qu'elle a empêché l'entière décadence de la Langue Allemande, qui seroit arrivée d'autant plus vite, que c'étoit le tems d'une longue Guerre. Qui ne fait combien les Guerres sont funestes à la Langue d'un País, à cause du long séjour & souvent de l'établissement des Nations étrangères? Que d'exemples l'*Italie*, la *France* & l'*Angleterre* n'en fournissent-elles pas? Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à lire l'Histoire de tous les Siècles.

On fait que *Charles-Quint* amena des Troupes Italiennes, Espagnoles & Hollandoises en *Allemagne*. De ce mélange de Nations, quel mélange bizarre dans la Langue! Ce fût aussi le sujet d'une Comédie apellée *Horribilicribrifax*, qui eût *Andreas Gryph* pour Auteur. Si la Société n'avoit pas opposé une Digue à cette Barbarie, quelles n'en auroient pas été les suites?

Les Savans de ce Siècle là concoururent avec la Société à ramener le bon goût. Tels furent *Diétrich von dem Werder*, qui traduisit la *Jérusalem du Tasse*; *Guillaume Kalkum*, qui traduisit *Salluste*; *Martin Opitz de Boberfeld*, qui fit plus, lui seul, que dix autres; ils furent suivis d'une multitude d'Ecrivains

célèbres, fortis du sein de cette Société, si féconde en Grands Hommes.

On lui reproche d'avoir introduit nombre de mots nouveaux ; Mais enrichir une Langue, n'est-ce pas la perfectionner. Ainsi pensoit *Horace*,

Cette meme Société, plus connue aujourd'hui sous le nom de *Société des Beaux Arts de Leipzig*, a étendu ses vues, a embrassé un plus vaste champ, & ne néglige aucun genre de Littérature utile & curieuse.

Dans la dernière Assemblée publique, par exemple, M. le Professeur *Abraham Gotthelf Käytner* a dû lire un Discours sur l'Éclésiastique Saxon *Dorfel*, qui avoit trouvé déjà avant *Newton* le vrai chemin des Comètes. On devoit encore y lire plusieurs autres Discours, sur différentes Matières.

Dans une Assemblée tenue le 1^{er} Mars Mr. *E. Bertrand*, déjà Membre des Académies-Royales de *Berlin* & de *Gottingue*, fût agréé à la *Société de Leipzig*, sur la proposition, qui en fut faite par M. *Görsched*. Dans le meme tems elle admit aussi M. *de Beausobre*, Secrétaire du Roi de Prusse, Fils de l'illustre *de Beausobre*, Auteur de l'*Histoire du Manichéisme* & de plusieurs autres Ouvrages très connus. Ce jeune Savant a demeuré pendant deux ans à *Paris*, aux fraix de S. M. Prussienne. Il vient de débiter par un petit Ou-

vrage intitulé : *Le Pirronisme du Sage*, dans lequel règne beaucoup de feu & d'esprit.

L'ON vient d'entreprendre à Genève un nouvel Ouvrage Périodique, qui doit paroître tous les 3. Mois sous le Titre de CHOIX LITTERAIRE. Le Programme qui en a été donné promet beaucoup, & est écrit avec autant d'Esprit que de Goût.

L'Auteur se récrie d'abord, sur la multiplicité des Ouvrages qui paroissent aujourd'hui, qui, semblables à des Feux d'Artifices éblouissent & s'éteignent bientôt après ; & sur la difficulté que trouveroit un Home prudent à se former une Biliothèque & à faire des Livres un Choix judicieux. Les occupations ne permettent guères à une personne de tout lire, & il court risque de prendre la vogue pour la réputation méritée, l'obscurité pour le mépris fondé, les applaudissemens pour de vrais suffrages. L'on auroit besoin d'être dirigé dans son choix par des personnes impartiales & sans préjugés, & c'est le service que devraient rendre les Journaux à ceux qui les lisent. *Un Journaliste, dit notre Auteur* *devoit tout lire, tout conoitre, tout apprécier ; mais où est l'Home assés universel pour conoitre tout ; assés laborieux, assés patient pour supporter l'ennui de tout lire, assés judicieux,*

assez impartial, pour donner à chaque chose son juste prix; assez hardi, pour dire tout ce qu'il pense? Et supposé qu'il se trouvât, cet Homme extraordinaire, supriroit-il pour diriger le choix d'une Bibliothèque? Que diroit-il de ces immenses Collections, où si peu de bones choses se trouvent confonduës avec tant de mauvaises & de médiocres? ... Chargera-t'on sa Bibliothèque d'une multitude de Livres, considérables par leur volume, en faveur d'un petit nombre de pages considérables par les choses qu'elles contiennent?.. D'un autre côté, combien de petits Ouvrages, de Feuilles volantes restent dans l'obscurité ou périssent, qui sont cependant bien préférables à ces superbes in folio, qu'on étale dans tant de Bibliothèque, & qui dans toute leur épaisseur volumineuse, ne contiennent pas en substance la valeur d'une seule page de ces petites Productions, qui sont abandonnées à un sort malheureux, qu'elles n'avoient pas mérité.

C'est pour remédier à tous ces inconvéniens, que l'on veut établir l'Ouvrage dont il est question. Son Titre annonce son objet. On y rassemblera les Bons Morceaux qui auroient pû se perdre dans l'oubli, faute de Compagnie, ou pour en avoir eû une mauvaise. On mettra en contribution les Livres des principaux Pais où les Lettres se cultivent, pour former ce trésor Littéraire. Les Sciences trop abstraites en

seront cependant exclûes ; on n'y parlera ni de Mathématiques , ni de Médecine , ni de Jurisprudence. On ne donera que des Pièces de Goût , de Morale , de Littérature , de Philosophie ; mais de cette Philosophie aimable ; disent les Editeurs , qu'on peut appeller la Philosophie du Cœur Tout Home qui aime à penser , tout Home , qui sans se piquer d'Erudition , se plait à former son Esprit & son Cœur , trouvera de quoi se satisfaire. L'Home d'Esprit pourra exercer le sien avec celui des autres. L'Home de Goût pourra contenter sa delicateffe. L'Home vertueux verra la Vertu ; déjà belle par elle-même ; parée des charmes que lui prête le Génie , qui augmenteront l'Amour qu'il a pour elle. Le Chrétien apercevra l'accord qui se trouve entre sa Raison & sa Religion ; il s'afermira dans le chemin de la Vérité , sans apprendre à cesser d'aimer ceux qui s'en écartent.

L'Auteur trouve qu'il seroit inutile d'indiquer toutes les sources dans lesquelles il se propose de puiser & se contente de parler de l'Encyclopédie come de l'une des principales.

Un avantage bien particulier à cet Ouvrage , c'est qu'il ne doit rien s'y trouver de médiocre. Il n'ofrira aux Lecteurs , que du beau , du grand , du sublime. L'Auteur choqué avec raison de l'éfronterie de certains Journalistes , qui pour remplir dans un tems

fixé, le nombre de pages qu'ils se font astreints à donner, infèrent souvent des Pièces qui n'ont pas le bonheur de lui plaire, se gardera bien de traiter ainsi le Public. Il a soin de prévenir, *qu'il est des tems où des Astres d'une lumière brillante & durable ne se montrent point sur l'Horizon Littéraire; pendant lesquels on n'aperçoit que quelques Météores, dont la foible lueur se dissipe presque au moment qu'ils attirent les regards, & qu'il pourroit arriver qu'il ne parut pas suffisamment de bones Pièces. pendant ces tems, alors il différera prudemment de donner le Volume qui devroit paroître, chèque trois mois, où il y supléra par de bones Pièces, qui, quoique anciennes ne feront conües que de très peu de Lecteurs.*

On pourra souscrire pour cet Ouvrage chez les principaux Libraires Etrangers; à Neuchâtel chez les Editeurs du Journal Helvétique; & à Genève, chez Mr. Claude Philibert; sous le nom duquel il paroît. Le Prix sera de 6 liv. Argent de France, pour les 4. premiers Volumes, & autant pour les 4. suivans. Les Souscriptions seront ouvertes jusqu'au premier Mai 1755. Passé ce terme, on paiera 40. sols de chèque Volume.

ALBERTI HALLERI *Præsidis S. Reg. Sc. Gotting.* OPUSCULA PATHOLOGICA *partim recusa, partim inedita: Quibus Sectiones Cadaverum morbosorum potissimum conti-*

nentur. Accedunt Experimenta de Respiratione, quarta parte aucta. Laufannæ 1755. c'est à dire, OPUSCULES PATHOLOGIQUES de M. DE HALLER, Président de la Société Royale des Sciences de Göttingen, en partie réimprimés, en partie imprimés pour la première fois, où l'on rapporte principalement les Dissections des Cadavres morts de maladie; avec les Expériences faites sur la Respiration, augmentées d'une quatrième partie. C'est là le Titre d'un assés gros in 8°. que Mrs. Marc Michel Bousquet & Comp. Libraires à Laufanne, viennent de publier, en beaux caractères & sur de bon papier. Ce Titre seul suffit pour faire conoitre l'Ouvrage, & en doner même une idée assez juste; le Nom & le Mérite de l'Illustre Auteur n'étant d'ailleurs ignorés aujourd'hui de personne dans le Monde Savant. Nous ferons seulement remarquer que les Observations dont il s'agit ici sont distinguées avantageusement de tant d'autres, en ce que la plûpart de celles qui entrent dans ce Recueil ont pour objet des cas ordinaires, ou qui se présentent souvent dans la Pratique; & que dans l'explication des Faits qu'elles contiennent, on ne done rien aux Conjectures, mais qu'on y explique tout par la Nature même, soit ensuite de ce que l'ouverture des Cadavres a appris: C'est aussi ce qui done à ces Observations un prix infini; n'y

aiant éfectivement rien de plus propre à répandre du jour sur la Pratique journalière , & à affermir le Praticien. C'est encore , en un sens , la Méthode que M. DE HALLER a suivie dans la Dispute qui s'est élevée entre lui & M. HAMBERGER , Professeur à *Jéna* , sur quelques points concernant la Respiration. Pour parvenir seurement à la conoissance de la Vérité , & en convaincre son Adversaire & tout Lecteur attentif , il n'opose presque que des Faits , ou des Observations anatomiques bien constatées , & laisse à chacun le soin d'en tirer les conséquences qui en découlent. On voit à la fin de ce livre un Catalogue des divers Ouvrages que M. DE HALLER a déjà publiés , & de ceux dont il se propose d'enrichir encore la République des Lettres.



S P E C T A C L E S.

LE Théâtre François donna le 13. de Février dernier la dixième Représentation du *Triumvirat* , ou *la Mort de Cicéron* , représentée pour la première fois le 23. Décembre. Cette Pièce est de Mr. *de Crébillon* , le Sophocle de nos jours. Elle a eu tout le succès d'estime , que l'Ouvrage & l'Auteur ont si bien mérité. Il est glorieux de paroître encore dans la Carrière , à l'âge de 81. ans. Les Conoisseurs conviennent qu'il y a , dans

cette Tragédie, des beautés du premier ordre, & des traits marqués au Coin du grand Maître. On y reconoit l'Auteur d'*Electre* & de *Rhadamiste*. C'est un beau Soleil couchant ; il darde encore des rayons qui ont toute la force de son midi. Voici l'Extrait de cette Pièce Dramatique.

TULLIE, Fille de CICERON, ouvre seule la Sène, qui est au Capitole, par un début digne d'elle & du sujet. Elle s'écrie,

*Esfroiable Séjour des borreurs de la Guerre,
Lieux inondés du Sang des Maîtres de la Terre,
Lieux, dont le seul aspect fit trembler tant de Rois,
Palais ou Cicéron triompha tant de fois ;
Désormais trop heureux de cacher ce grand Homme,
Sauvez le seul Romain qui soit encor dans Rome !*

Elle ajoûte avec éfroi, en jettant les yeux sur le Tableau des Proscrits.

*Que vois-je, à la lueur de ce cruel Flambeau !
Ab ! que de Noms sacrez proscrits sur ce Tableau !
Rome, il ne manque plus, pour combler ta misère,
Que d'y tracer le Nom de mon malheureux Père.*

Ensuite elle apostrophe ainsi la Statue de César,

*Toi, qui fis en naissant honteur à la Nature,
Sans avoir, des Vertus, que l'heureuse imposture,
Trop aimable Tiran, illustre Ambitieux,
Qui triomphas du sort, de Caton & des Dictat.,...
Sous un joug ennobli par l'éclat de tes Armes,
Nous respirions du moins sans honte & sans alarmes:
Loin de rougir des fers qu'illustroit ta Valeur,
On se croioit paré des Lauriers du Vainqueur.
Mais sous le joug bonteux & d'Antoine & d'Octave
ROME Arbitre des Rois, va gémir en Esclave.*

344 JOURNAL HISTORIQUE
Se tournant après vers la Statue de *Pompée*, elle lui adresse ces tristes paroles.

Ab ! Pompée, est-ce là ce qui reste de toi ?

Misérables débris de la Grandeur humaine,

Douloureux Monument de vengeance & de haine !

Pour nous venger d'Octave, cours vaillant Sextus

A ce nouveau César, sois un nouveau Brutus

Ce Monologue a paru admirable ; il peut égaler, celui d'*Electre*, s'il ne le surpasse pas, & forme la plus belle exposition. Il est terminé par l'arrivée de *Sextus*, qui se cache, même aux yeux de *Tullie*, qu'il aime, sous le nom de *Clodomir*, Chef des *Gaulois*. Il lui fait un récit affreux des horreurs du *Triumvirat*, dont il vient d'être le témoin, & finit un si noir Tableau par ces beaux Vers, qu'on croiroit d'un Auteur de trente ans, à la force du coloris.

Un Fils, presque à mes yeux, vient de livrer son Père ;

J'ai vu ce même Fils égorgé par sa Mère :

On ne voit que des Corps mutilés & sanglans,

Des Esclaves traîner leurs Maîtres expirans ;

Le Carnage assouvi, rechauffe le Carnage ;

J'ai vu des Furieux, dont la haine & la rage

Se disputoient des Cœurs encore tout palpitans :

On devoit à les voir, l'un l'autre s'excitans,

Déployer à l'envi leur fureur meurtrière,

Que c'est le dernier jour de la Nature entière.

Dans ce péril pressant, il offre à *Tullie* une Retraite dans *Ostie*, pour son Père & pour elle. Elle la refuse ; il frémit du danger que *Cicéron* va courir, si près de *Fulvie*, qui a

juré sa perte. Il exprime en même tems la douleur qu'il a de la perdre & de la voir près d'être unie aux jours d'*Octave*, qui l'aime, & il ajoûte, que son sang scellera cet Himen. *Tullie* le rassure sur cette crainte, en lui disant :

. . . . *Ne craignez rien d'Octave :*

Un Tiran, à mes yeux, ne vaut pas un Esclave.

Un Rival plus heureux va causer vos alarmes . . .

Le Fils du Grand l'ompée. Hélas ! que n'est-ce vous !

Que j'eusse avec plaisir accepté mon Epoux !

Ces deux Amans sont interrompus par *Lévide*, qui entre : *Clodomir* se retire. Le *Triumvir* fait entendre à *Tullie*, que ne pouvant chasser de *Rome* ses Collègues impies, il prend le parti de s'en exiler lui-même, & qu'il va chercher un Azile en *Espagne*, pour y sauver sa Vertu. *Tullie* l'interrompt par cette noble réponse, qui a été si justement applaudie :

Ab ! la Vertu qui fuit ne vaut pas le Courage

Du Crime audacieux, qui sait braver l'Orage.

Que peut craindre un Romain, des Caprices du sort,

Tant qui lui reste un bras pour se donner la mort ?

Avez vous oublié que Rome est votre Mère ?

Demeurez, imitez l'exemple de mon Père,

Et de votre Vertu, ne nous vantez l'éclat

Qu'après une Victoire, ou du moins un Combat.

On n'encensa jamais la Vertu fugitive,

Et celle d'un Romain doit être plus active.

On ne le reconoit qu'à son dernier soupir,

Son honneur est de vaincre ; & vaincu, de mourir.

Elle fort.

Cicéron arrive. *Lépide* tâche de l'engager à le fuivre, pour se dérober à la fureur d'*Antoine* & de *Fulvie*, qui veulent le proscrire. *Cicéron* rejette cette offre. *Lépide* le quitte, en lui déclarant qu'il vient de rencontrer *Sextus*, & qu'il l'a reconnu. Ce Triumvir l'avertit d'en craindre la fuite, & de prendre garde à lui. *Cicéron*, resté seul, dit, qu'il est tems qu'il apprenne ce secret à sa Fille, que *Clodomir*, devenu le Fils du *Grand Pompée*, ne pourra l'en blâmer, qu'il veut les unir & doner à *César* un Rival, dont le nom seul pourra lui devenir funeste.

Octave comence avec *Mécène* le second Acte. Après avoir d'abord tâché d'excuser ses cruautés, il lui marque son amour pour *Tullie*, & son estime pour son Père, ajoutant qu'il veut le sauver & se l'atacher. *Mécène* l'afermit dans ce dessein, & le laisse avec *Cicéron*, qui paroît, & qui lui témoigne ainsi sa surprise.

César, en quel état vous ofrez-vous à moi !

Ab ! ce n'est ni son Fils, ni *César* que je vois.

O ! *César*, ce n'est pas ton sang qui l'a fait naître :

Brutus, qui l'a versé, méritoit mieux d'en être.

Le Meurtre des Vaincus ne souilloit point tes pas :

Sa valeur subjugoit, mais ne proscrivoit pas.

Octave, pour se justifier, répond qu'il poursuit les Meurtriers du Grand *César*,

& que sa vengeance est légitime. *Cicéron* l'interrompt, pour lui reprocher l'abus affreux qu'il fait de ce prétexte, & lui dit :

*Rendre le Glaive seul l'Interprète des Loix ,
Emploier , pour venger le Meurtre de son Père ,
Des flammes & du fer l'odieux Ministère ;
Doner à ses Proscrits pour Juges ses Soldats ,
Du Neveu de César , voilà les Magistrats.*

Octave lui réplique, que c'est une nécessité, que l'Univers demande une forme nouvelle, qu'il lui faut un Empereur, que *Cicéron* doit le choisir, qu'ils doivent s'allier pour mieux détruire *Antoine*; il le conjure enfin de l'aimer, & de devenir son Père.

Cicéron répond :

Abdique, je t'adopte, & ma Fille est à toi.

Des oreilles trop délicates ont trouvé ce Vers dur; mais un Romain ne peut pas répondre avec plus de force & de précision. *Tullie* paroît, & son Père sort, en disant à *Octave*, qu'il la consulte; & que s'il l'aime, il la prenne pour Modèle.

Tullie traite *Octave* encore avec plus de fierté que n'a fait son Père. *César*, lui dit-elle :

*Régnez, si vous l'osez; mais croiez que Tullie
Saura bien se soustraire à votre Tyrannie :
Si du sort des Tirans, vous bravez les bazzards,
Il naîtra des Brutus autant que des Césars.*

Sur ce qu'il insiste, elle lui déclare fièrement qu'elle ne l'aime point, qu'elle est cependant prête à l'épouser, pourvû qu'il

renonce à l'Empire ; mais que s'il veut usurper l'Autôrité suprême , il peut teindre le Diadème de son sang. Cette hauteur Romaine oblige *Octave* de la quitter , & de la menacer de livrer son Père à *Fulvie*. *Sextus* , qu'elle reconôit alors pour le Fils de *Pompée* , entre sur la Scène , & demande à *Tullie* le sujet de sa douleur. Elle l'instruit du danger pressant où sont les jours de son Père , qui veut les unir avant sa mort. *Sextus* finit le second Acte , en la pressant d'engager *Cicéron* à fuir sur ses Vaisseaux ; il est honteux pour lui , ajoute-t'il , de se laisser proscrire.

*S'il veut m'accompagner , je répons de sa Vie ,
Et l'Amour couronné , répondra de Tullie.*

Cicéron , *Tullie* , & *Sextus* ouvrent le troisième Acte. *Cicéron* veut unir le Fils de *Pompée* à sa Fille ; mais elle s'y opose dans ce cruel moment , & le conjure de la suivre en Sicile avec *Sextus* ; il s'écrie :

*Pour braver mes Tirans je veux mourir dans Rome ;
En implorant les Dieux , c'est moi seul qu'elle nomme.*

Sextus lui parle alors en vrai fils de *Pompée* , & lui dit :

*Rome n'est plus qu'un Spectre , une Ombre en Italie ,
Dont le Corps tout entier est passé dans l'Asie :*

*C'est là que nôtre honneur nous apelle aujourd'hui ,
Rendons-nous à sa voix , & marchons avec lui.*

*Ce n'est pas le Climat qui lui dona la Vie
C'est le Cœur du Romain qui forme sa Patrie.*

Il vaut mieux se flater d'un espoir ténéraire ,

*Out de céder au sort , dès qu'il nous est contraire.
 Il faut du moins mourir les Armes à la main ,
 Le seul genre de mort digne d'un vrai Romain.
 Mais mourir pour mourir , n'est qu'une folle yvresse,
 Triste Enfant de l'Orgueil , qui nourrit la Paresse.*

Cicéron sort , en leur disant , qu'il ne peut se résoudre à quitter l'Italie , mais qu'il consent de se rendre à *Tusculum* , où il ira les joindre , pour les unir ensemble , & qu'avant tout il veut recevoir *Mécène*. A peine est-il parti qu'*Octave* entre ; & jaloux de *Sextus* , qu'il prend pour un Chef des *Gaulois* , il adresse ainsi la parole à *Tullie*.

*Qu'il retourne à son Camp ,
 C'est parmi ses Soldats qu'il trouvera son rang.*

Le faux *Clodomir* lui répond , avec une fierté plus que Gauloise ,

*Le sort de mes pareils ne dépend point de toi ;
 Je ne relève ici que des Dieux & de moi.
 Aux Loix du grand César, nous rendîmes hommage ;
 Mais ce ne fût jamais à titre d'Esclavage.
 Come de la Valeur il conoissoit le prix ;
 Il estimoit en nous ce qui manque à son Fils.*

Octave à ces mots appelle les *Licteurs* , & il faut avouer que son emportement paroît fondé.

Tullie s'opose à la rigueur , & prend vivement la défense de *Sextus*. Le couroux d'*Octave* en redouble ; il lui répond que ce *Gaulois* brave l'Autorité des *Triumvirs* , qu'il a sauvé plusieurs *Proscrits* , & qu'il mérite d'être puni come un *Traître*. *Sextus* lui réplique :

*Toi-même , applaudissant à mes soins magnanimes ,
Tu devrois me louer de t'épargner des Crimes ,
Et rougir , quand tu crois être au dessus de moi ,
Qu'un Gaulois à tes yeux soit plus Romain que toi.*

Tullie lui demande sa vie. *Octave* , forcé par son amour de la lui acorder, se retire , en déguisant son dépit. *Sextus* rassure *Tullie* , sur la crainte qu'elle a que son Rival ne l'immole , & lui fait entendre qu'*Octave* est un Tiran encore mal affermi , qu'il le croit *Gaulois* , & qu'ayant besoin du secours de cette Nation , il est trop bon Polique , pour ne pas la ménager. La frayeur de *Tullie* s'accroît à l'aspect de *Philipe* , qu'elle prend pour un Ministre des vengeances d'*Octave*. *Philipe* reconoit *Sextus* , qu'il a élevé , & marque autant de douleur , que de surprise. Le Fils de *Pompée* reconoit *Philipe* à son tour , & lui reproche d'avoir dégénéré de sa première Vertu. Cet afranchi se jette à ses genoux & lui dit , qu'il ne les quittera pas , qu'il n'ait obtenu de lui la grace d'être écouté. *Sextus* le force de se lever. *Philipe* lui raconte qu'*Octave* instruit de sa fidélité l'a pris à son service , mais qu'il n'a jamais trempé dans ses forfaits. Il ajoute que ce *Triumvir* ne croit plus que *Sextus* soit un *Gaulois* , mais un Ami de *Brutus* , & qu'il l'a chargé du cruel emploi de l'affaffiner dans la nuit. Il vient , continue-t'il , de passer

chez *Fulvie* ; je crains qu'il n'en coute la Vie à *Cicéron*.

*Les momens nous sont chers, & c'est fait de vos jours,
Si de ceux du Tiran , je n'abrège le cours.*

*Choisissés du Trépas de César , ou du vôtre ;
Rien n'est sacré pour moi , quand il s'agit de vous,*

Sextus lui répond :

L'Assassinat , Philippe , est indigne de nous :

Avant que d'éclater , il faloit l'entreprendre ;

Mais instruit du Projet , je dois te le défendre.

Ce Trait est Historique , & *Mr. de Crébillon* s'en est heureusement servi: *Tullie* approuve *Sextus* , & termine l'Acte en disant :

*Allons trouver mon Père, & remettons aux Dieux,
Le soin de nous sauver de ces funestes Lieux.*

Le IV. Acte s'ouvre par un Monologue de *Cicéron* , qui jette les yeux sur le Tableau des Proscriptions , & qu'il dit , avec transport , lors qu'il y voit son nom ,

Enfin , je suis proscriit , que mon Ame est ravie !

Je n'avois au moment qu'on m'arrache ma Vie.

Mécène survient , & le presse de s'allier à *César*. *Cicéron* lui demande , s'il lui fait espérer , que l'instant de leur Alliance sera la fin de la Proscription ? *Mécène* lui répond , qu'il l'a suspendue pour lui. Pour réplique *Cicéron* lui montre son nom écrit sur le Tableau. *Mécène* , se récrie :

..... Dieux! quelle trahison !

Si l'est vrai que César ait voulu vous proscrire ,

Sur ce même Tableau , je vais me faire inscrire ,

Adieu : Si je ne puis vous sauver de ses coups ,

Vous me verrez combattre & mourir avec vous.

Octave paroît. *Cicéron* veut lui faire de nouveaux reproches; mais *Octave* lui répond, qu'il n'est pas venu pour se faire juger, & qu'il lui demande *Tullie* pour la dernière fois. *Cicéron* lui réplique, que c'est moins son Amour, que sa Politique, qui lui fait souhaiter la Main de sa Fille, & qu'il veut par ce Nœud les associer à ses fureurs. *Octave* offensé lui répart :

Ingrat, si tu jouis de la clarté du jour,
Aprends, que tu ne dois ce bien qu'à mon amour.
Vois ton Nom,

Cicéron, avec un phlegme romain, lui dit ;
Je l'ai vû, César, je t'en rens graces.

Octave alors se dévoile tout entier, & lui reproche qu'il protège *Clodomir*, & qu'il veut l'unir à *Tullie*. *Cicéron*, ne s'en défend pas, & *César*, transporté de colère, sort, en lui déclarant, qu'il l'abandonne à son inimitié. *Cicéron*, resté seul, dit, qu'il se réfère à une pitié, qui deshonne celui qu'elle épargne & celui qui l'invoque. Il est inquiet sur le sort de sa Fille & sur celui de *Sextus*; mais leur présence le rassure. Il leur apprend qu'il est proscrit. Tous deux le conjurent de partir; & de profiter du moment qu'*Octave* lui laisse; mais il s'obstine à mourir. *Philippe* vient avertir *Sextus*, que ses Amis sont déjà loin des Portes, & presse *Tullie* de suivre les pas du Fils de *Pompée*, en l'assurant, qu'elle n'a rien à craindre pour *Cicéron* qu'il

est chargé de veiller sur ses jours , & qu'il va le conduire à *Tusculum*. *Cicéron* quite *Sextus* & *Tullie* , en leur disant :

*Adieu , tristes Témoin de mes Vœux superflus.
Palais infortuné , je ne vous verrai plus.*

Octave aiant appris , que le faux *Clodomir* est *Sextus* , fait éclater toute sa colère , & jure d'immoler le Fils de *Pompée* & *Tullie* même. *Mécène* entre tout éploré. *Octave* éfraié , lui demande quel est le sujet de sa douleur. *Mécène* lui répond , les yeux baignés de larmes.

Ingrat ! qu'avez-vous fait ?

*Hélas ! hier encore il existoit un Homme ,
Qui fit par ses Vertus , les délices de Rome ;
Mémorable à jamais par ses Talens divers ,
Dont le Génie beureux éclairoit l'Univers !
Il n'est plus.... Son salut vous eût couvert de gloire ,
Et de vos Cruautés , éfacé la mémoire.
Qu'ai-je besoin encor de vous dire son nom ?
Ab ! laissez-moi vous fuir , & pleurer Cicéron.*

Octave , témoigne sa surprise , & rejette ce Crime sur *Antoine*. *Mécène* , continue ainsi :

*L'intrépide Orateur a vu sans s'ébranler ,
Lever sur lui le bras qui l'alloit immoler :
,, C'est toi , Lena , dit-il , que rien ne te retienne ,
,, J'ai défendu ta Vie ; arrache-moi la mienne.
,, Je ne me repens point d'avoir sauvé tes jours ;
,, Puis que des miens , c'est toi qui dois trancher
,, le cours.*

*A ces mots , Cicéron , lui présente la Tête ,
En s'écriant , Lena , frappe , la voila prête ,*

Léna, , *tandis que l'Air rétentissoit de cris ,*
L'abat , court chez Fulvie , en demander le prix.
Un Objet si touchant , loin d'attendrir son Ame ,
N'a fait que redoubler le couroux qui l'enflame :
Les yeux étincelans de rage & de fureur ,
Elle embrasse Léna , sans honte & sans pudeur ,
Saisi avec transport cette Tête divine ,
Qui semble avec les Dieux disputer d'origine ,
En arrache Epargnés , à ma vive douleur ,
La suite d'un Récit , qui vous feroit horreur.
Nous ne l'entendrons plus , du feu de son Génie ,
Répandre dans nos Cœurs le charme & l'harmonie :
Fulvie a déchiré , de ses indignes mains ,
Cet Objet précieux , l'Oracle des Humains.

Tullie, qui n'est pas encore instruite de la mort de son Pere , vient implorer pour lui la Puissance d'Octave. Cette belle Romaine , craignant pour une Vie si chère , descend un peu de son Caractère , & s'humilie même au point d'offrir sa Main à César , pourvû qu'elle soit le prix des jours de Cicéron. Octave , ne pouvant cacher son embarras , veut sortir. Tullie, qui en conçoit de l'inquiétude l'arrête ; & tournant ses regards vers la Tribune , elle s'écrie avec terreur :

Plus je l'ose observer , plus ma frayeur augmente ,
Mécène ! La Tribune . . . Elle est toute sanglante.
Ce voile encor fumant cache quelque forfait.
N'importe ; je veux voir. Dieux ! Quel affreux Objet !
La Tête de mon Père . . . Ah ! Monstre impitoiable,
A quels yeux ofres-tu ce spectacle éfroyable ?
• Elle se tûe , & tombe , en expirant , auprès d'une Tête si chère.

On ne fauroit voir au Théâtre de dénouement plus frappant. Ce Tableau inspire la terreur la plus forte , & la pitié la plus tendre. Ces deux sentimens , réunis ensemble , font la perfection du genre. La beauté du second Acte répond à celle du premier , & la Catastrophe remplit tout ce que l'Exposition a promis.



LE DANGER *de fréquenter plus grand que soi.*

T A N T A L E.

TANTALE étoit Roi de *Phrigie*. Jamais Prince n'a été plus faussement noirci. Fils de JUPITER , il étoit digne de sa Naissance ; il réunissoit toutes les qualités du Cœur & de l'Esprit : Aimable , bienfaisant , & si agréable Convive , que les Dieux l'admirent à leur Table. Il fut de toutes leurs Parties , & devint leur Ami familier. Comme il avoit le don de plaire & d'amuser , plusieurs Déeses lui voulurent du bien ; en conséquence , plusieurs Dieux lui voulurent du mal. Son trop de mérite le brouilla avec eux , & lui causa de si cruelles tracasseries , qu'il fut obligé de quitter l'*Olimpe* , pour ne plus vivre que sur la Terre.

Il y devint * amoureux de *Taigete* , Fille d'*Atlas*. L'Himén les unit , il l'en aima da-

* *Pausanias*.

914 *Journal Historique*
vantage, & retrouva les Cieux avec elle. Il jouit d'un bonheur d'autant plus pur, qu'il ne fût plus occupé que du plaisir de faire du bien aux Homes. Il polit leurs mœurs, & leur aprit doublement à vivre, en leur enseignant à mettre du goût dans leurs Amusemens & de la délicatesse dans leurs Festins. A l'affaiffonnement des bons Mots, il joignit celui des Mets exquis, & fût, par un excès de bonté, le premier Maitre d'Hôtel du Genre-Humain. Les Dieux en furent jaloux, & lui en firent un Crime; ils l'acusèrent d'avoir trahi leurs secrets, & d'avoir dérobé le *Nectar* & l'*Ambroisie*, pour en faire part aux Mortels. C'étoit peu d'avoir châtié injustement *Prométhée*, pour avoir donné la vie à l'Home, en l'animant de leur Esprit, ils voulurent encore punir, avec moins de raison, *Tantale*, de lui avoir appris l'Art d'en jouir. Je parle d'après *Pindare*. Ils le précipitèrent dans les Enfers, pour une Action qui méritoit les Champs Elisées. Le genre de suplice est d'ailleurs peu convenable. Il est condamné à manquer de tout au milieu de l'abondance. La Générosité fit tous son forfait, & son châtiment est la peine des Avars. Les uns lui font souffrir cette torture * pour un Chien perdu, les autres,

* C'étoit un Chien que Jupiter lui avoit confié, pour la garde de son Temple dans l'Isle de Crète.

pour justifier la rigueur des Dieux, le char-
gent contre toute vraisemblance de leur avoir
servi, de gaité de cœur, les Membres de
son Fils *Pelops*. Voici l'Événement qui a
doné lieu à cette noire calomnie.

Les Dieux ennuyez de ne plus voir *Tan-
tale*, allèrent un jour le visiter. Le premier
Objet qui frapa leur vûe fut le petit *Pelops*,
qui étoit encore enfant. *Jupiter* dit à *Tantale*,
soit pour mettre son Zèle à l'épreuve, soit
par mauvaise plaisanterie dont les Dieux
sont quelques fois très capables, *Prince*,
vôtre fils est d'un embonpoint charmant,
vous nous obligerez tous de nous le faire servir
à souper. *Tantale* prit la proposition pour
une raillerie, & lui répondit, en Courtisan
adroit, qu'il faisoit trop d'honneur à son fils
& qu'il n'avoit rien qui ne fut au service de
leur Divinité. Pour mieux jouer l'obéissance,
il donna ordre qu'on feroit *Pelops* mais les
Déeses s'y opposèrent. *Venus* le prit dans ses
bras est toutes à l'envi s'empressèrent à le
caresser, en disant que ce seroit dommage
de le rôtir qu'il étoit le plus bel Enfant du
monde, & qu'il pourroit un jour les servir
plus utilement. *Cérès* le trouva si potelé,
qu'elle lui fit un suçon à l'Epaule, qui étoit
blanche come l'ivoire.

- *Momus*, le Dieu de la Medifance, empoi-
sona cette Avanture, peut être pour faire

la cour à *Jupiter*, car souvent les plus noirs Satiriques; font les plus lâches Adulateurs, ils ne déchirent méchamment les uns, que pour flater plus bassément les autres. *Momus* fuisant donc ce Caractère, dona un tour afreux à la chose; il publia que *Tantale* leur avoit ofert son fils à manger, pour éprouver leur puissance, mais qu'ayant reconu son horrible perfidie, ils s'étoient tous abstenus d'y toucher, que la seule *Cérés*, aveuglée par un apétit désordonné, avoit dévoré l'Epaule droite de l'Enfant, & que *Jupiter* lui en avoit substitué une d'yvoire, en rajustant tous ses Membres & leur donant une nouvelle vie.

Cette Fable prit généralement, tant il est vrai que le faux merveilleux, quelque absurde qu'il soit, trouve toujours plus de foi, parmi les Homes que la simple Vérité. La superstition alla plus loin. Après la mort de *Pelops* elle divulgua que son épaule * miraculeuse guériffoit plusieurs maux diférens. Un grand nombre de Malades lui rendirent un dévot hommage & peut être que le hazard ou le bonheur de quelque guérifon, fortuites servit à établir cette croïance, qu'il parut justifier.

Ce que j'ai appris d'un Mitologiste aussi profond que sensé, c'est que. *Tantale*, de-

* Pindare, Ode I.

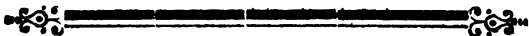
puis ce fatal repas , avoit encouru la disgrâce du Maître du Ciel , son Père, par un raison secrète, que j'ai trouvé très-vraisemblable.

Jupiter toujours prompt à s'enflamer pour les nouveaux Objets qui s'ofroient à ses yeux , ne pût voir *Taigete* , la Femme de Tantale , sans être touché de ses charmes: C'étoit une taille céleste , une beauté digne des Dieux. L'enjouement & la modestie formoient en elle un mélange enchanteur , qui la rendoit adorable. Elle faisoit les honneurs du souper , que son Epoux donoit à la Troupe imortelle. En prenant le Nectar de sa main, le Roi de l'Olimpe s'enyvra d'un amour dont il eût d'autant plus de peine à guérir , qu'il ne pût parvenir à le rendre heureux. L'aimable Reine de *Phrigie* , reçut le lendemain de sa part un Billet , qui exprimoit la passion la plus vive ; mais à peine eut-elle jetté les yeux sur les premières lignes , qu'elle le rendit à *Mercure* , qui en étoit le Porteur. Il eut beau la presser d'y répondre ; elle lui dit en riant, qu'elle ne savoit pas écrire, & qu'elle prenoit toujours son Mari pour son Secrétaire. *Jupiter* instruit du mauvais succès de sa Lettre, eût recours aux Métamorphoses, qui lui avoient souvent réussi , & pour lesquelles il avoit un goût particulier.

Taigete avoit trois Bêtes , qu'elle aimoit singulièrement ; un *Perroquet* , un *Epagneul* & un *Sapajou*. Le Souverain des Cieux prit d'abord la Figure du premier ; & courût bêqueter la Reine. *Tantale*, qui revenoit de la Chasse , entra dans ce moment ; il écarta le *Perroquet* , pour embrasser sa Femme , qui lui rendit careffe pour careffe ; l'Oiseau jaloux mordit si fort l'Oreille du Mari , qu'il lui en resta un morceau dans son bec. *Tantale* fit un cri , & *Taigete* éftraïée de voir couler le sang du Roi , saisit le *Perroquet* avec indignation : Elle alloit le livrer aux grifes d'un gros *Matou* , qui brûloit de l'étrangler ,

quand l'Oiseau s'échapa, & prit l'essor par la fenêtre. Trois jours après *Jupiter* informé que *Tantale* avoit quitté sa Femme, pour une Affaire importante, qui demandoit sa présence ailleurs, revint auprès d'elle, sous la forme de l'*Epagneul*. Il comptoit que son Epoux seroit obligé de découcher au moins une Nuit, car dans ce tems là, les Maris, même de Cour, ne faisoient jamais lit à part. *Targète* désespéroit elle-même du retour du Roi, elle étoit prête à se coucher, & l'*Epagneul* impatient avoit déjà pris au lit la place de *Tantale*, quand ce Prince arriva fort à propos. Le Chien furieux, sort de la Couche Royale, & aboie contre lui de toutes ses forces. Le Roi, ennuyé de ses cris, lui donna un si grand coup de pied, que l'*Epagneul* oubliant son rôle de Chien, jura en Dieu, qui parle en Maître. *Tantale* surpris de cette nouveauté, ordonna qu'on le saisit, pour éclaircir ce prodige, mais le Chien prit la fuite & disparut. Le Monarque du Ciel jouant de son reste, s'établit pour la 3^e me. fois chez la Reine, en qualité de *Sapajou*. Il l'amusa d'abord par cent jolis tours; mais s'émancipant par degrés, il sauta sur l'épaule de sa Maîtresse, & l'osa caresser, jusqu'à sotrir des bornes de la décence. La Reine scandalisée, appella le Roi, & le pria de punir son Singe, come il le méritoit. *Tantale* s'armant d'un Cordon de Soie, se mit en devoir de le châtier; mais le malin *Sapajou* le prévint, & le prit au Colet, de façon qu'il l'eût étouffé, si sa Femme ne fût venue au secours & n'eût ferré fortement le col de l'Animal, avec le Ruban qui lui servoit d'atache, & qui formoit un Nœud coulant. Le Dieu Singe se sentant étrangler à son tour, lâcha prise; mais tout son Amour pour la Reine s'éteignoit alors; il se transforma en haine contre le Mari. Le *Sapajou* s'éclipsa, & *Jupiter* parut dans tout l'appareil de sa colère. *Va* dit-il, au malheureux *Tantale*, *va subir aux En*

fers le Supplice , que je viens d'éprouver à ta Cour. Sois toujours prêt à posséder , sans pouvoir jamais jouir. Meurs éternellement de soif , au sein des Eaux , & de faim au milieu des Fruits. A ces mots Jupiter remonte aux Cieux; Tantale tombe dans le Tartare , & Taigète expire de douleur. C'est ainsi que ce Monarque , aussi vertueux qu'infortuné , fût châtié de la fidélité de sa Femme & de la liaison intime qu'il eût avec les Dieux. Cet exemple nous prouve , combien il est dangereux de fréquenter plus grands que soi. Pour agir prudemment , nous ne devons jamais voir , ni au-dessus , ni au-dessous de nous. Nos Inférieurs nous punissent de notre familiarité , & nos Supérieurs de nos services : Notre Réputation leur est soumise , come notre Vie ; elle reçoit la couleur qu'ils veulent lui donner dans le Monde , & dépend moins de notre Vertu que de la Fantaisie , ou de leur Passion. De-là je conclus , que nos égaux sont la seule Compagnie , qui convienne à notre sûreté ; c'est parmi eux qu'il faut choisir nos Amis , ou du moins nos Connoissances. par la rareté dont se trouvent les premiers.



E N I G M E.

DANS mes Filets, je tiens presque toutes les Belles;
 Mais , à ton grand étonement ,
Lecteur , j'ai beau les traiter durement ,
 Je n'en suis pas plus haï d'elles.
 Quand je montre moins de rudesse ,
 On me quite dans le moment,
 Point de quartier , sur-tout à la Jeunesse ;
 Et si , pour de beaux Yeux, j'eusse eu de la foiblesse,
 Combien de Gens , dans l'Univers ,
 Qui vont droit , iroient de travers.

RUBAN & LESSIVE sont les Mots de l'Enigme
 & du Logogriphe de Février.

T A B L E.

<i>E</i> xplication d'un Oracle concernant le Messie.	P. 219
Lettre sur l'Histoire de Genève & ses Grands Homes.	233
Essai sur les Antithèses.	259
Au Spectateur Anglois, sur l'Education à la Mode.	269
Examen des Idées de M. de Voltaire sur les preuves du Déluge Universel.	285
Aux Editeurs en leur envoiant une Epitre adressée à M. Lullin, Recteur de l'Académie de Genève.	307
Epitre au même.	308
Vers sur le retour du Printems.	310
Epitre à Mr. M** sur son Mariage.	316
Eclaircissement sur les Loix Bourguignonnes.	317
Le Spectateur désintéressé XVII. Discours.	320
Nouvelles Académiques & Littéraires.	338
Le Triumvirat, ou la Mort de Ciceron, Extrait.	340
Le danger de fréquenter plus grand que soi. Tantale.	353
Enigme.	359

ERRATA de Février.

P. 162. l. 12. atirer, *lisés*, tirer.

169. l. 23. l'ont si maltraités, *lisés*, sont si
mal-traités.

189. l. 7. Coups étranger, *lisés*, Corps étranger.